

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

ESQUISSES SUR LES MONUMENTS, LES USAGES ET LES MOEURS DE L'AN- CIENNE ROME.

Troisième article.

Le costume des enfants était comme celui des adultes : la tunique très-courte chez les jeunes garçons et beaucoup plus longue chez les jeunes filles ; des fleurs, des rubans, une écharpe ou une ceinture, des cheveux arrangés avec art, étaient leurs uniques ornements ; mais il est probable que la tendresse maternelle trouvait le moyen d'y en ajouter quelques autres. Nous regrettons de ne pouvoir, à cet égard, satisfaire plus complètement la curiosité de nos jeunes lectrices ; l'austère et docte antiquité aurait cru déroger si elle se fût occupée de pareils sujets, et l'on ne trouve rien de semblable dans les livres qu'elle nous a légués.

Nous savons seulement que les dames romaines étaient célèbres par leur beauté et par la dignité caractéristique de leur noble physionomie, dont l'art de la sta-

tuaire et la numismatique nous ont transmis une multitude de types devenus populaires.

La chevelure était l'objet de leurs soins les plus attentifs : on la peignait, on la lustrait, on la tressait de mille manières, on la parfumait avec des essences précieuses, quelquefois on la couvrait d'une poudre d'or ou d'une poudre blonde ; elle formait souvent une infinité de tresses entremêlées de petites chaînettes d'or plus fines que le jaseron ; une médaille de l'impératrice Poppée se fait remarquer par une coiffure riche sans doute, mais fort disgracieuse ; parfois aussi les dames romaines se ceignaient le front d'un ruban pourpre brodé en perles blanches, ou d'une sorte de diadème en pierres précieuses.

La nature avait doté les dames romaines de magnifiques cheveux noirs qui tombaient en boucles ondoyantes et gracieuses sur leurs belles épaules ; mais le goût de la plupart de ces dames, aussi pervers que leurs mœurs, les portait à se dépouiller du plus bel ornement dont la nature s'était plu à les embellir ; elles se rasaient la tête pour la parer de cheveux blonds achetés aux jeunes vierges de la Gaule et de la Germanie, ou, si elles conservaient leurs cheveux noirs, elles les faisaient teindre en blond.

Sans exprimer notre opinion personnelle sur le mérite respectif de ces deux couleurs,

nous nous bornerons à dire que la peinture à cette époque représentait les héros, les demi-dieux, les déesses et la chaste Junon, avec des cheveux noirs, mais Vénus et les Grâces eurent toujours des cheveux blonds.

Les dames portaient des pendants d'oreilles de mille formes : des bracelets pour les poignets, le haut des bras et le bas des jambes; des chaînes plus ou moins riches et précieuses, des aigrettes en diamants; excepté à celui du milieu, elles mettaient des bagues à tous les doigts des mains, et quelquefois deux et trois bagues à chaque doigt, outre les bagues dont elles ornaient les doigts de leurs pieds. En général, les femmes de toutes les conditions avaient une véritable passion pour les bijoux, et d'orgueilleux maris encourageaient ce luxe : c'était l'enseignement de leur opulence.

Suétone nous apprend qu'une seule perle de la parure d'une grande dame romaine avait coûté six millions de sesterces (un million six cent mille francs). Les meubles, les objets précieux de toilette étaient infinis et d'un travail presque toujours élégant et gracieux : des vases de toutes formes, de toutes sortes de matières, contenaient soit les parfums, soit les cosmétiques dont se servaient celles qui voulaient rendre à leur teint fané l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, et l'on voit au musée de Naples un pot qui contient encore du rouge végétal.

Des armoires du bois le plus rare renfermaient des robes de grand prix; afin d'en conserver le lustre et l'éclat, elles étaient pressées sous des poids nombreux; selon Suétone, l'impératrice Julia Paula, femme d'Héliogabale, possédait cinq mille voiles et autant de tuniques plus riches les unes que les autres, sans compter mille perruques. D'autres armoires contenaient des tissus d'une grande finesse pour se laver, s'essuyer, et des miroirs de métal et de verre. Se parer était un délire chez les Romaines : elles mettaient l'univers à contribution pour relever l'éclat de leurs charmes. L'Egypte

leur envoyait des étoffes tissées avec ses lins les plus beaux; Tyr, ses draps pourprés et mélangés d'or et de soie; l'Orient, ses perles et ses diamants.

Pour ces femmes si dégénérées des vertus austères de l'ancienne Rome, c'était trop peu que ces richesses naturelles; elles s'étaient créées des raffinements de luxe qui n'auraient eu aucun prix sans leur folie. Les fleurs que le printemps fait éclore sous l'haleine du zéphir étaient pour elles sans parfum et sans charme; elles n'attachaient de prix qu'à celles qui leur étaient apportées à grands frais des contrées les plus éloignées : de l'Afrique, de la Syrie, de l'Egypte, du fond de l'Asie; et encore leur préféraient-elles les fleurs artificielles, dont on allait chercher les modèles et les parfums jusque dans l'Inde.

La bibliothèque trouvée à Herculaneum, qui contenait plus de mille volumes, était si étroite, qu'en étendant les bras on touchait les deux murs opposés; mais dans les palais les bibliothèques étaient plus vastes. Il y avait deux sortes de livres, les uns écrits sur de longues bandes de papyrus roulées; les autres sur du parchemin, et revêtus de couverture semblable, de couleur pourpre, avec des rosaces et des ornements colorés. Les livres étaient renfermés dans des cassettes de cèdre ou d'ivoire. Il y avait deux sortes d'écriture : l'écriture cubitale pour les livres, et l'écriture cursive pour la correspondance et les usages ordinaires de la vie. L'on écrivait à l'aide d'un tube de roseau taillé en pointe.

La plus pauvre maison avait son Lare protecteur. Les Lares étaient des statuettes que l'on supposait veiller au repos et à la prospérité des familles. Dans les commencements de la république, on les faisait en terre; mais sous l'empire, elles étaient en or ou au moins en argent. Dans les palais, au lieu de Lares, il y avait des chapelles domestiques où l'on entretenait, comme dans les temples, des oies sacrées... ce qui n'empêchait pas de manger des oies.

Dans les premiers temps de la république, un simple potager formait souvent toute la fortune d'un citoyen, et même d'un consul : les rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas de cultiver leur jardin de leurs propres mains ; mais à l'époque dont nous parlons, les Romains déployaient le plus grand luxe dans leurs parcs, dont l'étendue ne pouvait être comparée qu'à celle des parcs anglais de nos jours. Pour satisfaire ce goût, toute l'Italie avait été transformée en un immense jardin ; la charrue en était pour ainsi dire bannie, et à peine apercevait-on quelques rares sillons dans ces campagnes couvertes de somptueuses villas, où les riches patriciens venaient se délasser des fatigues de la vie publique, ou dérober leur tête aux proscriptions.

La description de ces jardins splendides exigerait un volume ; nous en esquisserons seulement quelques légers traits. Comme dans nos vieux jardins, le buis, sous les ciseaux du jardinier, prenait mille formes bizarres ; non-seulement il bordait les plates-bandes, mais on avait l'art de le tailler de manière à représenter tantôt des figures d'animaux, tantôt des lettres dessinant le nom du maître. Les bords des bassins et des ruisseaux étaient tapissés de gazon, au milieu duquel brillaient les roses, les narcisses, les amarantes, les lis, les bleuets, les violiers, les œillets et l'hespéride ou fleur du soir, ainsi nommée parce qu'elle exhale ses parfums après le coucher du soleil. De vastes pelouses émaillées de marguerites, de violettes pourprées, jaunes ou blanches, répandaient les odeurs les plus suaves. Des allées touffues de platanes conduisaient à travers des bosquets de lauriers roses jusqu'à de sombres massifs de sapins, de chênes verts, de sycomores, où une nature silencieuse et sévère semblait élever la pensée et inviter à la méditation. Tantôt des sentiers parcouraient ces solitudes, où l'on craignait de s'égarer, tantôt ils suivaient les sinuosités d'un ruisseau dont les eaux argentées tombaient en cascades

ou allaient se perdre dans quelque étang. Partout on retrouvait l'empreinte du luxe : des rotondes, des temples en marbre, se trouvaient isolés dans l'épaisseur des bois ; des statues s'élevaient au milieu des gazons fleuris, un splendide arc de triomphe formait une perspective ; mais une invention, dont le secret s'est perdu, faisait surtout l'ornement de ces beaux lieux ; c'étaient les *orgues d'eau*, qui produisaient des sons ravissants, et sans doute analogues à ceux de la *harpe éolienne* ; ils étaient produits par la chute de quelques filets d'eau placés à divers niveaux, tombant sur des plaques de bronze d'épaisseur différente. La partie la plus ornée de ces jardins, celle qui attirait le plus l'attention du maître, était l'hippodrome, ou manège découvert, consacré aux courses de chars et de chevaux. Tout enfin dans ces magnifiques retraites portait le cachet du goût, de l'intelligence de leur opulent et heureux possesseur, mais aussi le cachet de la décadence des mœurs primitives.

ALPHONSE DAUMONT.

Revue Littéraire.

Esquisses ou portraits, par M. de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville. 2 volumes in-8°, chez Léautey, éditeur, rue Saint-Guillaume-Saint-Germain, 21.

Héritier de l'esprit observateur qui animait l'auteur des *Maximes*, et de même que son illustre aïeul, écrivain concis et lumineux, M. de la Rochefoucauld a peint avec talent les physionomies diverses de la société française à notre époque. Appelé par sa naissance à tenir un rang élevé à la cour des rois Louis XVIII et Charles X, et admis dans l'intimité de ces monarques, M. de la Rochefoucauld a été à même d'étudier les caractères des hommes d'état qui,

sous ces règnes, ont exercé quelque influence sur la situation politique de la France, ou dont la réputation naissante alors, a grandi jusqu'à nos jours : aussi les jugements portés sur eux par l'auteur des *Esquisses ou portraits* intéresseront-ils les esprits graves et sérieux de vos pères.

Mais nous préférons, mesdemoiselles, appeler votre attention sur la partie de cet ouvrage consacrée aux portraits de femmes. M. de la Rochefoucauld a beaucoup vu, beaucoup observé, et quelques jeunes filles qui, à leur insu, ont posé devant lui, en ouvrant ce livre retrouveront leurs traits qu'un crayon sûr et rapide a esquissés, pour en former des modèles pleins de distinction et de grâce, dont nous regrettons que les noms se cachent sous une initiale trop énigmatique. Lisons-les donc ensemble, et vous reconnaîtrez sans doute le portrait d'une sœur, d'une amie, le vôtre peut-être...

« Voyez-vous, nous dit M. de la Rochefoucauld, cette jeune fille dont la tournure est si élégante, la taille si bien prise et si parfaitement bien dessinée?... c'est mademoiselle B***.

» Elle plaît sans art, elle attache sans calcul, elle fixe sans aucune coquetterie. Ses qualités sont devenues des vertus; elle les a cultivées pour plaire à ceux qu'elle aime; c'est aussi pour eux qu'elle s'est corrigée des légers défauts qu'elle pouvait avoir. Un conseil lui paraît une marque d'affection qu'elle reçoit toujours avec reconnaissance.

» Bonne, charitable, compatissante, elle ne saurait voir la peine sans la partager, la misère sans la soulager; elle pleure avec celui qui pleure et n'envie à personne son bonheur. C'est un ange! »

Maintenant arrêtons-nous devant le portrait de madame la comtesse de ***.

« Spirituel, espiègle, malin, bon, capricieux, fantasque, original, ne ressemblant qu'à lui et ne disant rien comme un autre, mais mieux qu'un autre, mon petit démon perdrait à ne pas rester démon. Ne demandez, par exemple, aucune fixité à cet

esprit mobile et changeant qui, s'occupant de cent choses à la fois, ne pense véritablement à aucune; mais attendez de son cœur dévouement sincère et sentiments vrais; car, jeté sur la terre pour damner les autres... mon petit démon pourrait fort bien aspirer au ciel!

» Il déteste la contrainte; aussi se soumet-il tant qu'il peut à l'autorité, tout en s'y soumettant quand il le faut; enfin, ce cher démon est capable d'affection aussi bien que de dépit, quand il ne s'ennuie pas... car l'ennui est sa bête noire! et mon charmant démon l'aime aussi peu que la contrainte.

» Vif, violent au besoin, irascible, insaisissable et mobile comme l'air, il vous tourne le dos au moment où vous l'évoquez, et vous arrive de tout cœur au moment où vous ne l'espérez plus... »

Les *Esquisses ou portraits* renferment encore certains types originaux, parmi lesquels nous choisirons celui de la *femme auteur*, dont nous tracerons les traits principaux, ayant soin toutefois de vous prévenir, mesdemoiselles, qu'à ce portrait il existe, ainsi que l'auteur le déclare lui-même, de belles et nombreuses exceptions.

« Les soins de son ménage, la femme auteur les néglige; son mari, elle le supporte à peine; ses enfants, si toutefois elle en a, sont pour elle une fatigue, et elle s'en occupe le moins qu'elle peut.

» Sa tournure est roide comme son esprit; son maintien est assuré comme son orgueil, et toujours elle vous regarde de sa hauteur, attendant un compliment comme une dette dont elle perçoit journallement les arrérages.

» Le ton de sa voix est aigre, son humeur est acariâtre, et sa patience est facilement épuisée; sa mobilité est extrême, et à force d'exprimer dans ses livres ce qu'elle ne sent pas, elle a desséché son cœur et faussé son jugement.

» Son commerce est difficile, son caractère pointilleux; une plaisanterie la blesse,

la moindre réflexion la choque, une critique judicieuse la révolte et peut la jeter en dehors de toutes les convenances reçues.

» Toujours occupée de sa gloire, elle vit plus avec elle-même qu'avec les autres; et les saintes occupations de la femme sont en quelque sorte étrangères à son existence. Réservant pour ses livres toutes les vertus de la famille, elle les dédaigne dans la pratique; elle tranche, décide, approuve ou blâme sans examen, écoutant rarement et ne répondant jamais que pour contester.

» Ne se croyant inhabile à rien, elle parle de tout et sur tout, sans s'embarrasser de ce qu'elle dit et encore moins de la réponse qu'on lui fait.

« Sa maigreur dénote presque toujours la fatigue de ses veilles; pour la femme auteur, il serait trop commun de travailler le jour; aussi perd-elle bientôt, à la lueur de sa lampe enfumée, les grâces et la fraîcheur de la femme; sa toilette, dans laquelle se révèle souvent le désordre de son esprit, est recherchée et rarement de bon goût. »

Détournons nos regards de ce portrait et reportons-les sur celui de la *femme de ménage*.

« Douce est son humeur, simple et naïf est son esprit, modeste est son maintien, tendre est son cœur, égal est son caractère, indulgente est sa pensée, bienveillantes sont ses paroles, tranquille et gaie est sa physionomie, naïve est sa religion, saintes sont ses actions, simples sont ses manières, un peu hâtive est sa démarche, et toujours pure est son âme.

» Contente de ce qu'elle possède et ne voyant pas au delà, la véritable femme de ménage vit sans désirs comme sans envie, sans regrets comme sans remords.

» Exempte de tout amour-propre et n'ayant pour mobile que le devoir, elle

fait le bien par attraction ou par entraînement, sans en tirer vanité; elle aime d'autant mieux ceux qui l'entourent, que, vivant dans son intérieur qui est son monde, son cœur n'a jamais de distractions.

» Bonne fille, épouse fidèle, mère tendre et éclairée, amie sûre, elle n'a pas le temps de penser à mal; car l'éducation de sa famille et les soins de son ménage occupent toutes ses pensées et remplissent tous ses instants.

» Quelque ressemblant que soit ce portrait, ajoute M. de la Rochefoucauld, il sera difficilement reconnu; car la *femme de ménage*, telle qu'elle est dépeinte ici, est aussi rare qu'estimable. »

Nous nous permettrons de contester l'exactitude rigoureuse de cette dernière observation. Nous sommes assez heureux pour connaître beaucoup de ces *femmes de ménage* qui sont en même temps femme de salon, poète, littérateur, peintre ou musicienne, et instruisent elles-mêmes leurs enfants; d'autres qui partagent avec leur mari le soin des affaires d'une maison de banque, ou la surveillance d'une grande et utile industrie... mais ces femmes ne sont pas connues dans le monde comme *femmes de ménage*; elles ne font pas parade de ce talent dont elles ne se servent que pour le bien-être et la prospérité de leur famille.

Chargé pendant longtemps de la direction des beaux-arts, M. de la Rochefoucauld a vu passer sous ses yeux la plus grande partie des célébrités littéraires de notre époque, et les portraits qu'il en a tracés sont rendus avec esprit et finesse. Nous avons remarqué entre autres ceux de MM. de Chateaubriand, de Lamartine, et de M^{me} Récamier, célèbre par sa beauté et par son goût pour les lettres.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Litterature Etrangère.

IL SABATO DEL VILLAGIO.

La donzelletta vien dalla campagna,
In sul calar del sole,
Col suo fascio del erba; e reca in mana
Un mazzolin di rose e di viole,
Onde, siccome suole,
Ornare ella si appresta
Dimani, al di di festa; il petto e il crine.
Siede con le vicine
Su la scala a filar la vecchierella,
Incontro là dove si perde il giorno;
E novellando vien del suo buon tempo,
Quando ai di della festa ella si ornavà,
Ed ancor sana e snella
Solea danzar la sera intra di quei
Ch'ebbe compagni dell'età più bella,
Già tutta l'aria imbruna,
Torna azzurro il sereno, e tornan l'ombre
Giù da 'colli e da 'letti,
Al biancheggiar della recente luna.
Or la squilla dà segno
Della festa che viene;
Ed a quel suon diresti
Che il cor si riconforta.
I fanciulli gridando
Su la piazzuola in frotta,
E qua e là saltando,
Fanno un lieto romore:
E intanto riede alla suo parca mensa,
Fischando, il zappatore,
E seco pensa al di del suo riposo.

.....
Questo di sette è il più gradito giorno.
Pien di speme e di gioia:
Diman tristezza e noia
Richeran l'ore, ed al travaglio usato
Ciascuno in suo pensier farà ritorno.....

LEOPARDI.

LE SAMEDI DU VILLAGE.

Au coucher du soleil, la jeune fille revient des champs; elle porte sur sa tête le fagot d'herbes accoutumé, à la main un bouquet de roses et de violettes; car, comme à l'ordinaire, elle s'apprête à orner de fleurs, pour la fête du lendemain, ses cheveux et son corsage. Cependant sur le seuil qui tourne au couchant se rassemblent les voisines, et, tout en filant le lin, la vieille parle de son bon temps, du temps où, elle aussi, elle se parait pour la fête. Elle dit comment, saine et alerte alors, elle dansait avec ceux-là qui furent les compagnons de ses jeunes années. Mais le jour tombe, le ciel se fait plus bleu, l'ombre des toits et des collines s'allonge, et bientôt toits et collines blanchissent aux pâles rayons de la lune. Alors la cloche tinte pour annoncer la fête du lendemain, et à ce son bien connu, on dirait que toutes les âmes retrouvent une vigueur nouvelle. Les enfants rassemblés en troupe sur la place font entendre leurs cris joyeux, ils sautent ça et là, redoublant leur gentil tapage. Au milieu de tout cela le laboureur rentre chez lui, et s'asseyant à la table frugale, il pense doucement au jour du repos.

.....
Des sept jours de la semaine, celui-là est le plus aimable, il est plein d'espérance et de joie. Demain la tristesse et l'ennui, se dit tout bas le villageois, demain il faudra la reprendre la tâche accoutumée.....

M^{me} PAULINE ROLAND.

Arthur Winton,

TRADITION ÉCOTSAISE.

Le domaine de Balmeny, dans le comté de Fife, avait pour possesseur le baron Walter Colville, seigneur profondément attaché à la famille des Stuarts. Déjà pour leur cause il avait vu cinq de ses garçons qui faisaient son orgueil, périr dans des entreprises diverses; devenu veuf, il ne lui restait plus qu'un fils et une fille, la belle et douce Édith. Dans le voisinage de Balmeny demeurait Arthur Winton, fils d'un gentilhomme qui avait perdu la vie en combattant contre les Stuarts, tandis que la famille de sir Walter se trouvait dans les rangs opposés; aussi le vieux seigneur se sentait-il loin de porter de l'affection à ce jeune homme. Il n'en était pas de même de Robert, le dernier des fils du baron, à peu près du même âge qu'Arthur; il l'attirait souvent à Balmeny, et la belle Édith lui avait voué toutes ses affections, même avant d'en connaître ni la nature ni le prix. Le vieillard attribua d'abord les visites d'Arthur à son amitié pour Robert; mais il en devina bientôt la véritable cause, lorsqu'ayant perdu ce dernier fils, Arthur continua de venir au château. Il en résulta une défense sévère aux jeunes gens de continuer plus longtemps à se voir.

Un matin que le hasard les avait réunis, ils se croyaient seuls dans une des allées ombrueuses du bois de Balmeny, et avaient commencé, Arthur à se lamenter, Edith à l'écouter, quand apparut subitement sir Walter. Arthur essaya de plaider de son mieux la cause de son amour; mais, au front plissé du baron, jugeant de l'inutilité de ses prières, il s'arrêta tout confus.

« Vous avez fini, mon maître, » lui dit le vieux laird d'un air goguenard; « à présent,

écoutez-moi! Vous n'êtes pas le futur que je désire pour ma fille: je le voudrais un peu plus riche, un peu plus sage, et un peu plus fidèle à son roi qu'un fils de votre père ne peut jamais prétendre à l'être; ainsi prenez votre parti là-dessus. Et vous, péronnelle, ajouta-t-il en s'adressant à Edith pâle et tremblante, allez à votre quenouille et à votre rouet!... Mais avant, dites à ce galant de ne plus venir rôder autour de ma demeure, autrement, par sainte Bride!... il courrait risque d'avoir le sort d'un renard.

— Mon père, répondit la jeune fille en pleurant, ne vous irritez pas contre Arthur; je vous promets que je ne lui appartiendrai jamais sans votre consentement.

— C'est bien! dit sir Walter, je n'en demande pas davantage. » Et il emmena Édith, qui n'osa jeter à la dérobée un regard d'adieu sur le pauvre garçon.

Arthur Winton supporta la déclaration du vieillard et la soumission respectueuse de la jeune fille, avec un sentiment qui approchait assez de la résignation; il les regarda tristement s'éloigner; puis il se dirigea vers le rivage comme s'il eût eu l'espoir d'y aspirer, avec la fraîcheur de la brise, un peu du calme qui enchaînait les ondes, et en formant dans son esprit des plans d'avenir toujours interrompus par quelque malencontreux souvenir du passé. Devant lui s'étendait le lac argenté de Firth, et, à demi voilées dans le lointain, les vertes campagnes et les collines du Lothian, bornées par les rocs du North-Berwick; une ou deux barques aux blanches voiles restaient immobiles sur les eaux: l'ensemble de cette scène était si calme, qu'Arthur, oubliant sa mésaventure récente, s'abandonna à la contemplation. Au milieu des idées qui se succédaient douces et tristes dans son esprit, des chants éloignés venaient par intervalles frapper ses oreilles. Après avoir écouté quelque temps, il s'assura que les sons provenaient d'une caverne creusée sous le roc et s'ouvrant

sur la mer. Il se dirigea de ce côté, désireux de chasser, par une diversion quelconque, les sentiments dont il était tourmenté. Le bruit augmentait à mesure qu'il en approchait. En entrant, il se trouva dans un caveau spacieux, dont la partie supérieure, fort élevée, reposait sur d'immenses rocs, laissant pénétrer l'air par deux ouvertures cintrées, l'une, vers l'est, plus petite et plus basse, l'autre atteignant presque le sommet de la caverne et donnant sur le Firth.

Les habitants de ce lieu étaient une troupe de bruyants Bohémiens, qui occupaient la partie nord et la plus renfoncée. Plus près de l'entrée de l'ouest, sur des sacs, des peaux de mouton, des manteaux et des vêtements de toute espèce, étaient assis, ou plutôt étendus, dix ou douze hommes, et plus du double de ce nombre de femmes, tous fort occupés à boire; plus loin, quelques vieilles déguenillées surveillant activement un feu de bois, brûlant sous une marmite suspendue; plus loin encore on voyait quelques ânes amaigris, et une multitude d'enfants à moitié nus: ânes et enfants jouissaient en commun de la même litière.

Arthur se trouva immédiatement introduit dans cette compagnie joyeuse, dont quelques membres l'accueillirent avec des cris de bienvenue, et d'autres avec un air de mécontentement manifeste. Le chef de la troupe était un vieillard dont la barbe argentée couvrait entièrement la poitrine, et de la manière dont il se trouvait assis, elle descendait jusque sur ses jambes. Il avait la tête complètement chauve, à l'exception de quelques rares cheveux derrière les oreilles; cette particularité, jointe à la blancheur de neige de ses sourcils et aux rides profondes creusées sur son front et sur ses joues, aurait donné un air vénérable à sa physionomie, si l'expression sinistre de ses petits yeux n'en eût détruit tout le charme.

Arthur s'assit en silence, et se mit à

examiner les groupes étranges qu'il avait devant lui. Ses regards se fixèrent bientôt sur un homme assis près de la jeune fille placée à la gauche du chef; à sa vue il éprouva une inquiète curiosité. C'était un individu d'une taille au-dessus de la moyenne et de formes musculeuses et charnues. Il avait le teint frais, une physionomie ouverte et agréable, les yeux brun-clair et vifs, le nez un peu fort, mais gracieusement formé, la bouche petite et caustique, la barbe d'un châtain-brun et les moustaches de la même couleur. Il était coiffé d'une toque bleue, vêtu d'un pourpoint gris, assujéti autour de son corps par un fort ceinturon de cuir, d'où pendait une épée à deux tranchants. Ses manières différaient évidemment de celles de ses compagnons par la peine même qu'il prenait pour les imiter. Il avait leur gaieté sans leur grossièreté, sa conduite affable s'éloignait en tous points de leur rudesse, et souvent même de leur brutalité envers les femmes.

Le patriarche de la bande remarquait depuis quelque temps avec une colère qu'il dissimulait mal les politesses aisées que l'étranger adressait à la jeune fille; enfin son indignation éclata; il sortit de son sein un poignard qu'il leva dans l'intention évidente d'en percer l'étranger; Arthur portait à sa bouche le lourd pot d'étain contenant l'ale dont les Bohémiens se régalaient, il vit le dessein du vieillard, et, sous l'impulsion du moment, il lança sur lui le vase qu'il tenait à la main, et atteignit heureusement son but: car le bras du chef retomba sans force, tandis que le poignard volait au loin. Arthur se leva aussitôt, cria à l'étranger de se défendre, et s'élança vers lui l'épée nue.

L'étranger se leva lestement sur ses jambes, cria: « Trahison! » tira son épée, se mit en défense. Arthur venait de le rejoindre, et tous deux s'adosèrent contre le roc de la caverne pour faire tête à cette multitude d'enragés qui, poussant des cris féroces, tirèrent de dessous leurs manteaux

de larges couteaux acérés qu'ils brandirent en s'élançant sur eux avec fureur.

L'étranger, en maître expérimenté, fit le moulinet avec son épée, Arthur le secondant vaillamment, ils tinrent à distance les Bohémiens, dont pas un n'osait se mettre à portée des coups rapides de leurs lourdes armes; mais ce n'était qu'autant que l'étranger et Arthur resteraient adossés au roc qu'ils pouvaient espérer de résister à leurs sauvages ennemis... ceux-ci, sans se hasarder assez près pour les percer, les serraient cependant le plus possible, en poussant des hurlements de bêtes féroces qui ne peuvent déchirer leur proie. Arthur s'aperçut que l'on prenait des moyens pour rendre inutile la longueur de leurs épées : des femmes venaient de grimper sur les rocs, munies de couvertures et d'autres pièces de drap, évidemment avec l'intention de les leur jeter sur la tête, pour les livrer ainsi empêtrés aux couteaux des assassins. A la vue de ce plan si bien combiné, tout espoir s'éteignait dans son cœur. Arthur allait conseiller à l'étranger, afin de vendre chèrement leur vie, de se précipiter avec lui sur les Bohémiens, quand il remarqua les femmes qui s'arrêtaient et levaient les yeux : il suivit la direction de leurs regards, et fut frappé de consternation en voyant un énorme fragment de roc que des Bohémiens étaient parvenus à mettre en mouvement et qui roulait sur sa tête et sur celle de son compagnon; cette pesante masse arriva si près de son but, qu'Arthur, par un mouvement instinctif, s'inclina sous le coup qu'il croyait inévitable; mais à quelques pieds seulement au-dessus de lui, le bloc rencontrant une saillie, rebondit de côté, et passant au-dessus des victimes désignées, alla frapper et écraser la tête blanchie du patriarche des Bohémiens.

Etourdis de ce coup mortel, les mécréants poussant un long cri de douleur, se réunirent autour du cadavre; Arthur et l'étranger, profitant du passage qui

leur était laissé libre, s'élancèrent de la caverne, gravirent en toute hâte la colline qui la dominait et continuèrent quelque temps en silence leur course rapide; enfin, ayant pénétré de quelques toises dans le bois de Balmeny, l'étranger s'arrêta, et prenant Arthur par la main il lui offrit sa bourse en disant d'une voix toute essoufflée : « Par saint André! jeune homme, vous nous avez aujourd'hui rendu un bon service. Ma foi! je n'aurais jamais cru qu'un pot d'ale fût aussi utile!

— Monsieur, répondit Arthur, sous cet humble déguisement vous avez les sentiments et le langage d'un noble seigneur; mais qui que vous soyez, votre cœur, j'en suis sûr, vous dira que je ne puis accepter votre or; j'aurais rendu au plus pauvre comte de Fife le même service; et ce service fût-il dix fois plus grand, ce n'est pas de l'or qui pourrait le récompenser.

— Il paraît que, pour vous, ceux-là ne sont pas comtes, qui portent des pourpoints gris et des bonnets bleus!... reprit l'étranger avec un sourire; mais, voyons!... Si l'or ne peut vous récompenser, dites-moi ce qui le pourrait.

— Rien qui soit en votre pouvoir, répondit Arthur avec calme.

— Essayez! continua l'étranger; je porte sur moi un talisman qui commande à tout ce que les hommes désirent ordinairement. Choisissez donc!... richesses, bonheurs, ou jolie femme. »

Il y avait quelque chose de si franc, de si ouvert, et à la fois tant de condescendance dans le ton et dans l'air de cet extraordinaire étranger, qu'Arthur ne put résister à la fascination de cette influence; et lui fit brièvement le tableau de sa situation, bien qu'il fût loin d'imaginer que l'entremise de son nouvel ami pût apporter le moindre changement dans la décision de sir Walter Colville.

L'étranger l'écouta attentivement, puis lui demanda à quelle distance se trouvait le

château de Balmeny. Quand il eut appris qu'il était dans le voisinage, il déclara son intention de s'y rendre immédiatement, et d'user de son influence en faveur d'Arthur. Celui-ci ne s'y opposa que faiblement, car, sans pouvoir se rendre compte de la manière dont les offres obligeantes de l'étranger pourraient lui être utiles, il conservait pourtant toujours un vague espoir d'obtenir la main d'Édith. En conséquence, par un sentier qui conduisait directement à la résidence de Balmeny, il mena l'inconnu à travers le bois. Arrivés à la lisière, il fut convenu entre eux qu'Arthur attendrait en cet endroit le résultat de la visite que l'inconnu allait faire à sir Walter.

L'inconnu partit d'un pas rapide, fut bientôt arrivé, entra nonchalamment, comme quelqu'un parfaitement indifférent à l'accueil qu'on va lui faire, et trouva sir Walter assis dans un grand fauteuil. Il paraissait de fort mauvaise humeur; sa fille allait çà et là au milieu des servantes: la rougeur de ses joues et les larmes qui roulaient dans ses yeux prouvaient que l'aventure de la matinée était encore présente à son esprit.

« Je vous souhaite le bonsoir, maître de Balmeny, dit l'étranger en s'asseyant, sans attendre qu'on l'y invite, sur un banc placé vis-à-vis du vieux laird.

— Bonsoir ! répondit celui-ci d'un ton assez peu engageant. Avez-vous quelque chose à me demander ou à m'annoncer ?

— Cette jolie fille aux yeux si brillants est la demoiselle de Balmeny, je suppose ?

— Mais oui ! c'est ma fille, répondit sir Walter, dont l'impatience augmentait visiblement. Est-ce elle qui vous amène ?

— Précisément ! Le proverbe dit : *Vieux poisson et jeune fille ne sont pas marchandises de garde...* Cette belle est l'objet de ma visite; en un mot, je viens vous la demander. »

Ces paroles excitèrent un mouvement général dans la salle. La jeune fille qui

en était l'objet regarda l'étranger avec une surprise mêlée d'indignation; les servantes chuchotèrent entre elles; le vieillard parut près de s'abandonner à la colère, puis soudain changeant d'idée, et jetant sur sa fille un regard de maligne joie, il dit en s'adressant à l'étranger: « Soyez le bienvenu, mon amoureux... Allons! à boire et à manger à ce gentilhomme. Car, comme dit le vieux comte Douglas: *On raisonne mal quand on est à jeun!* »

Cet ordre fut promptement exécuté. Les servantes placèrent devant l'étranger du pain, du fromage, et un large pot de l'ale fumeuse d'Écosse; mais il y avait dans leurs regards une crainte mal déguisée; elles savaient que cette affectation de bienveillance de la part du maître ne tarderait pas à se changer en outrages envers son hôte. Celui-ci paraissait ne pas remarquer, ou dédaigner ces indices; il faisait honneur à ce qu'on lui avait servi, et s'amusa à répondre par des sourires de bonne humeur aux regards furtifs des servantes. Cependant ce fut en vain qu'il chercha Édith, elle venait de quitter la salle.

« Et maintenant, dit le baron, qui commençait à s'apercevoir que l'étranger se mettait un peu plus à son aise qu'il ne l'aurait souhaité, votre nom, mon amoureux ?

— Mon nom, répondit celui-ci un peu embarrassé, mon nom est... Stuart... Jacques Stuart... Je pense qu'il vous convient ?

— C'est le plus beau de tout le pays, dit le vieillard en portant la main à son bonnet. Mais tous les Stuarts ne sont pas parents du roi... vous savez!... De quel endroit êtes-vous ?

— Je suis de Stirling.

— C'est possible... c'est encore possible... Mais, pour arriver au but... qu'est-ce que vous possédez, l'ami ?

— Cela varie, suivant que je suis d'humeur à prendre ou à donner. Accordez votre fille au jeune homme que je vous désignerai, et le jour du mariage je vous

remplirai une coupe de pièces d'or et cinq coupes de pièces d'argent.

— Accorder ma fille!... A qui?

— A quelqu'un qui l'aime tendrement, et bien plus, qui en est tendrement aimé.

— Quel est cet homme?

— C'est un homme digne déjà de la meilleure fille du meilleur laird de Fife, et qui, avant demain soir, sera plus riche que vous-même.

— Qui?... qui?... mais qui donc?

— Arthur Winton. »

A ces mots la colère de sir Walter ne connut plus de bornes, il en fut presque suffoqué.

« Hors d'ici! s'écria-t-il enfin, hors d'ici, imposteur! Allez vite rejoindre le mignon qui vous a envoyé, si vous ne voulez faire connaissance avec mon fouet et mes chiens. »

Loin de s'effrayer de cette colère, l'étranger partit d'un éclat de rire homérique, ce qui ne contribua pas peu à exaspérer encore le vieillard. Cette scène fut interrompue par l'arrivée subite d'Arthur Winton, tellement hors d'haleine qu'il put à peine s'écrier: « Sauvez-vous, monsieur! sauvez-vous! les Bohémiens ont suivi nos traces; ils nous poursuivent, dix fois plus nombreux qu'ils n'étaient dans la caverne.

— Qu'ils viennent! répondit en souriant l'étranger; tout Bohémiens qu'ils sont, ils ne peuvent nous manger à travers ces murs de pierre et ces portes de chêne. » Arthur ne répondit rien, mais regarda sir Walter d'un air de doute.

« Et vous imaginez-vous, digne jeune homme, dit le vieillard à Arthur, et vous, son non moins digne compagnon, ajouta-t-il en s'adressant à l'étranger, que je vais faire assiéger ma maison, voler mes bestiaux et enlever mon grain pour vous garantir des conséquences de vos orgies? »

A ce refus, l'étranger dit en se levant: « Adieu, vieillard! Vous êtes Écossais!... et pourtant vous avez trahi votre hôte... un Stuart... au moment du péril... »

Le ton, le sentiment de ces paroles agi-

rent puissamment sur sir Walter; le visage couvert de confusion, il répondit, avec un rire forcé: « Allons, allons, messieurs, ne voyez-vous pas que je plaisantais? Pouvez-vous croire que Walter Colville livrerait à leurs ennemis des gens qui ont mangé de son pain et bu à sa coupe? Non, non! vous serez en sûreté ici tant que ces vieux murs seront debout. Asseyez-vous, je vais monter là-haut pour observer un peu ces vagabonds. »

Le vieillard venait de quitter la chambre; Edith, qu'une servante avait été prévenir de l'arrivée d'Arthur, entra timidement dans la salle, les deux jeunes gens se retirèrent près d'une fenêtre pour causer. L'étranger, pendant ce temps, marchait çà et là, sans faire attention à la frayeur des domestiques. Devant le foyer était assis Bob, un garçon de douze à treize ans; il paraissait complètement étranger à l'agitation qui régnait autour de lui, et partageait avec un chien barbet le contenu d'une ample écuelle. L'étranger s'approcha du garçon et lui dit: « Mon petit ami, veux-tu courir au château de Wemyss porter un message à sir David?

— Certainement non! » répondit l'enfant levant les yeux d'un air qui indiquait toute son indignation de se voir ainsi interrompu au milieu de son repas. L'étranger sourit, puis tirant une bourse de son sein, il fit briller une pièce d'or aux yeux de Bob et la lui offrit. « Certainement non, répondit-il encore, je n'irai pas pour cela; mais si vous voulez me donner ce que vous avez à votre côté, ajouta-t-il, j'y courrai tout de suite. » L'étranger lui remit aussitôt le poignard qui avait excité son envie, et prenant à part cet enfant, lui expliqua tout bas le message qu'il aurait à délivrer.

Sir Walter rentra dans ce moment; il annonça que, suivant son estimation, le nombre des Bohémiens, en comprenant les femmes et les enfants, pouvait se monter à plus d'un cent.

« Si ce garçon a le bonheur d'échapper à leurs griffes, dit l'étranger montrant Bob, vous les verrez, dans moins d'une demi-heure, dispersés comme les feuilles d'automne. »

Il fut enfin convenu que l'enfant tenterait l'entreprise. Les Bohémiens étaient encore à quelque distance de la porte, il n'y avait pas de danger à le faire partir; mais une fois dehors on ne pouvait plus se fier qu'à sa présence d'esprit et à la vivacité de ses jambes. Dès qu'il fut sorti, Arthur et sir Walter placèrent les barres de fer massives et fermèrent les verrous qui protégeaient la porte de chêne; l'étranger, désirant suivre des yeux son petit courrier, monta à l'étage supérieur, et se tint devant la fenêtre ouverte. Le garçon fut bientôt remarqué de la troupe, qui poussa aussitôt un hurlement sauvage: les hommes brandissant leurs armes, et les femmes agitant leurs bras en signe de menace. En quelques bonds Bob les dépassa tous, puis, rapide comme un lévrier, il se dirigea vers le bois. Un cri de désappointement partit de cette foule de mendiants, et plusieurs d'entre eux se mirent à la poursuite de l'enfant. Du château on suivait cette chasse avec un profond intérêt. Le bois ne se trouvait pas éloigné, Bob était connu pour sa légèreté, on vit bientôt que ceux qui le poursuivaient perdaient du terrain; mais on aperçut avec effroi un énorme chien continuer la chasse que ses maîtres avaient abandonnée par lassitude; il se rapprochait de plus en plus du garçon. « Bob est perdu! s'écria Édith; ce vilain chien va le déchirer! » A l'instant où l'animal allait le saisir, on vit l'enfant se retourner... le chien tomba en poussant un long hurlement, et l'étranger put voir son propre poignard briller dans les mains du jeune garçon, qui l'agita en triomphe au-dessus de sa tête, avant de disparaître au milieu des arbres.

« Je parierais un comté, dit l'étranger avec ravissement, que cet enfant fera un

noble soldat! Je ne suis pas du sang de Bruce si, par la suite, ce garçon ne se bat aussi bien qu'il sait fuir. »

La terreur de sir Walter, en entendant ces paroles, fit tomber tout d'un coup l'air de supériorité qu'il avait gardé jusqu'alors. Il ôta son bonnet, et s'inclinant devant l'étranger, il s'écria d'une voix tremblante: « Au nom du Seigneur! dites, oh! dites, monsieur, que vous n'êtes pas le roi?... »

— Si vraiment, mon bon Walter; Jacques d'Ecosse est devant vous. Êtes-vous fâché de me voir? Par saint André! j'aurais cru être le bienvenu dans toute maison loyale, et pour tout cœur fidèle dans mon royaume! »

En entendant se confirmer la vérité qu'il venait de soupçonner, le vieillard était tombé à genoux, et levant vers son royal hôte des yeux remplis de larmes: « Soyez le bienvenu, mon noble prince! lui dit-il. Qu'y a-t-il en la possession de Walter Colville, depuis le dernier écu de sa bourse jusqu'à la dernière goutte de son sang, qui ne soit à la disposition de son roi? Moi et les miens, monseigneur, nous avons combattu, et la plus grande partie ont succombé pour votre royale famille... mais me fallait-il voir votre majesté dans un tel péril! entourée de tant de misérables! et n'avoir plus que ce bras affaibli pour vous défendre!... Oh! que n'ai-je encore mes six braves fils! ils vous auraient ouvert un chemin à travers toute cette ville canaille! »

— Ne craignez rien pour moi, Walter Colville; je ne suis pas destiné à périr dans une lutte de cette espèce, ni dans mon propre pays... s'il faut en croire les prédictions. »

Le roi se retournant alors aperçut Arthur et Édith qui s'étaient éloignés par respect. Les deux jeunes gens s'avancèrent alors, et allaient s'agenouiller... mais le prince s'y opposa, les prit par la main et déposa sur les joues d'Édith un baiser qui se ressentait autant d'une vive affection que de la courtoisie royale.

L'attention générale se reporta bientôt

sur les opérations des Bohémiens. On vit avec étonnement qu'un nombre considérable d'entre eux s'était dirigé vers le bois, et que les autres ne faisaient plus entendre ces hurlements de fureur et de vengeance qui avaient tant effrayé Édith.

« Je crois qu'ils méditent une retraite, dit le roi.

— Monseigneur, répliqua sir Walter, je crains qu'ils ne préparent plutôt les moyens de nous prendre d'assaut. »

Le retour des Bohémiens ne vérifia que trop cette appréhension. Ils apportaient avec eux un immense arbre mort, et les assiégés virent aussitôt l'usage que leurs ennemis prétendaient faire de ce levier.

« Ma porte ne résistera jamais au choc d'un semblable bélier, s'écria le vieillard. O mon Dieu ! mon Dieu ! votre majesté serait assassinée, assassinée dans la maison de Balmeny ! »

La bravoure de Jacques était passée en proverbe, mais on ne peut le dissimuler, sa figure se rembrunit un peu à la vue de cette pesante machine, qui, suivant toute probabilité, allait, dans quelques minutes, ouvrir un passage à ces mécréants, contre la fureur desquels sa bravoure et celle de ses amis ne paraissaient qu'une pauvre défense !

« Au pis aller, dit-il enfin, nous saurons bien à nous trois défendre cet escalier pendant au moins une heure, et d'ici-là, le secours pourra nous arriver. »

Le roi, sir Walter et Arthur descendirent au rez-de-chaussée, tandis qu'Édith et les femmes restèrent à l'étage au-dessus.

La porte était de chêne massif, fermée de trois verrous de fer d'une épaisseur considérable. Pour surcroît de défense, on arcbuta contre ces verrous des planches très-fortes, et pendant quelque temps les assiégés crurent pouvoir résister aux efforts des assaillants... mais au premier coup de l'arbre, cet espoir fut bientôt détruit ! la porte s'ébranla, et avant une douzaine de coups les gonds qui cédaient déjà montrè-

rent que les Bohémiens avaient bien calculé la force de leur instrument.

« Après tout, dit le roi en se retirant sur l'escalier, il faut que nos épées nous sauvent !

— Oh ! puissions-nous, moi et tous les miens, être étendus morts sur ce plancher, et que votre majesté soit en sûreté dans la plaine de Falkland ! » dit sir Walter, le suivant et se tordant les mains.

A peine avaient-ils pris position sur l'escalier que, cédant à un coup désespéré, la porte s'ouvrit violemment, et aussitôt les Bohémiens se précipitèrent dans l'intérieur en poussant de grands cris. Ne trouvant pas en bas ceux qu'ils cherchaient, ils voulurent monter l'escalier ; mais il arriva mal à ceux qui le tentèrent !... Sous les coups du roi et d'Arthur, cadavres sur cadavres retombaient au milieu de la troupe de ces furieux, jusqu'à ce qu'enfin pas un d'eux n'osa plus essayer ce passage.

« Enfumons-les dans leur tanière ! s'écria enfin une voix rauque ; il faudra bien qu'ils en sortent ou qu'ils y rôtissent. »

Un cri d'approbation suivit ce conseil, et tandis que les plus déterminés restaient pour garder l'escalier, les autres fouillèrent la maison, ramassant tout ce qui pouvait servir à leur dessein diabolique.

Le roi et ses braves compagnons sentirent leur cœur faiblir en entendant proposer ce plan d'attaque irrésistible, et en le voyant mettre à exécution. Ce ne fut pourtant qu'un moment, car tout à coup ils entendirent la voix douce et claire d'Édith qui leur criait : « Nous sommes sauvés ! nous sommes sauvés ! Voilà le lord de Wemyss suivi de ses braves serviteurs ! » et aussitôt après, la jeune fille elle-même accourut leur répéter cette bonne nouvelle.

« En êtes-vous sûre, Édith ? demanda vivement le roi. Comment vont les cavaliers ?

— Sire, comme si leurs chevaux avaient des ailes ; mais il y a surtout un de ces ca-

valiers, monté sur un coursier gris, qui les précède tous de fort loin ; il porte Bob en croupe et de temps en temps se retourne pour les exciter à le suivre.

— Mon fidèle David ! s'écria le roi avec émotion ; tu méritais bien ce noble cheval que je t'ai donné ! »

En ce moment, les Bohémiens, qui se tenaient au dehors, poussèrent un cri singulier, que l'on supposa avec raison être le signal de la retraite, car la maison se trouva aussitôt évacuée ; la fuite fut si rapide que le roi ne put voir que les derniers de la troupe disparaître dans le bois, laissant ainsi à David Wemyss et à ses compagnons le champ et l'entrée libres.

« Merci ! David, de ce secours opportun, dit le roi au chevalier, qui fléchissait un genou devant son maître ; les éperons sont conférés à bon droit à qui s'en sert si bien ! »

Jacques, suivi de sir David, de sir Walter, d'Arthur et du reste des cavaliers, monta dans la chambre supérieure, où le vieillard, qui ne se possédait plus de joie, déploya son hospitalité de la manière la plus substantielle. Après le repas, le roi, se tournant vers sir Walter, lui dit : « Mon digne hôte, ai-je bien entendu quand vous avez déclaré qu'il n'y avait sous ce toit rien qui ne fût à ma disposition ? »

— Votre majesté a bien entendu.

— Donnez-moi donc cette belle fille.... Nous autres rois, vous le savez, nous choisissons rarement ce qu'il y a de moins précieux dans les trésors de nos sujets.

— Votre grâce n'a qu'à m'ordonner, répondit sir Walter avec un peu d'hésitation, car il voyait bien le tour que prenaient les choses.

— Pensez-vous de même, belle Édith ? » reprit le roi en saluant la jeune fille, dont le visage était empourpré de joie. Puis, sans attendre sa réponse, il ajouta : « Afin que vous sachiez, nos fidèles, que votre dévouement à notre personne tourne toujours à votre avantage, je cède ce trésor,

si tentant qu'il soit, à quelqu'un qui a bien mérité de nous cette faveur. Prenez-le donc ce trésor, Arthur, dit-il en lui présentant Édith, et convenez que j'ai trouvé un bon moyen de vous payer ma dette... Et vous, Édith, acceptez sa main, et si cela peut ajouter à son mérite à vos yeux, sachez qu'aujourd'hui même il a sauvé la vie d'un roi. »

Les sentiments de sir Walter pour Arthur s'étaient modifiés, à son insu, dès qu'il l'avait vu le compagnon et probablement le favori du monarque ; mais la révolution fut complète lorsqu'il eut appris les détails du service qu'il lui avait rendu, service qui aurait contrebalancé mille défauts dans son gendre futur.

Un moment après, le roi Jacques quitta le domaine de Balmeny, emportant les bénédictions de tout le monde ; et bientôt Édith devint l'heureuse épouse d'Arthur Winton, que la gratitude royale avait comblé de ses bienfaits (1).

SEVERIN.

(1) Jacques se déguisait souvent et se mêlait parmi son peuple. Il prenait pour motif tantôt son plaisir, tantôt l'espoir de découvrir les manœuvres de ses officiers subalternes. On lui attribue quelques poèmes, que l'on conserve encore en Écosse, où ces aventures sont racontées de la manière la plus intéressante. Le peuple, charmé de cette familiarité, oubliait facilement le pouvoir arbitraire dont son souverain était revêtu et qu'il exerçait volontiers. La simplicité de mœurs qui régnait à cette époque dans tous les rangs de la société faisait du roi le compagnon et l'ami de ses sujets, plutôt qu'une majesté inaccessible. Jacques V en particulier, ayant pour système invariable de prendre parti pour les pauvres contre les riches, mérita l'honorable épithète de *Roi des communes*.

(Note de l'Auteur.)

DE
l'Origine des contes de Fées.

BABE-BLEUE. — PEAU D'ANE. — LE CHAT BOTTÉ.
LES FÉES. — L'ADROITE PRINCESSE.

Premier article.

Vous connaissez toutes, mesdemoiselles, le charmant recueil des *Contes de fées* de Charles Perrault; votre enfance s'en est amusée; vous avez frêmi à l'idée d'avoir quelque Barbe-Bleue pour époux; vous avez plaint le sort de Peau-d'Ane fugitive, loué l'humanité de la jeune fille qu'une fée éprouve sous le costume d'une mendicante, et admiré les ruses du miraculeux Chat-Botté. Dans un âge plus avancé, vous relirez encore avec plaisir ces narrations qui ont charmé vos premiers ans, et en vous inclinant vers cette demeure, où nous allons tous, hélas! vous reverrez encore ces images gracieuses ou terribles, qui, évoquées par vos nourrices, dansaient autour de vos berceaux.

Ce que vous ignorez peut-être, c'est que les contes de Charles Perrault ne sont pas de lui; son seul mérite est de les avoir arrangés à la moderne, et revêtus d'un style élégant et naïf. Son ouvrage, qui parut en 1697 sous le titre d'*Histoires ou Contes du temps passé*, avait pour base de vieilles traditions, connues sous le nom de *Contes de ma Mère l'Oie*.

Charles Perrault a placé en tête de son volume une vignette représentant une vieille femme qui débite des histoires à trois enfants, et on lit au-dessus cette légende: *Contes de ma Mère l'Oie*, légende empruntée, suivant la *Bibliothèque des Romans*, à un ancien fabliau, dont le principal personnage est une vieille oie, ou mère oie, qui édifie de petits oisons par des narrations morales.

Or, ces contes étaient populaires longtemps avant l'apparition du recueil de Perrault, qui date, comme nous l'avons dit, de 1697. Boileau disait, dans une dissertation imprimée en 1669: « Qu'aurait-on dit de Virgile, si à la descente d'Enée en Italie, il lui avait fait conter par un hôte les *Contes de ma Mère l'Oie*? » Charles Perrault lui-même, dans un livre publié en 1692, le *Parallèle des Anciens et des Modernes*, disait: « Les fables antiques sont si puériles que c'est leur faire assez d'honneur que de leur opposer les *Contes de Peau-d'Ane et de ma Mère l'Oie*. »

L'ancienneté de ces traditions est suffisamment constatée; mais d'où viennent-elles? Qui en indiquera la source? Un savant écrivain, le baron de Walckenaër, avance qu'elles pourraient faire partie d'un recueil en dialecte gallois, conservé au monastère de Saint-Aaron en Bretagne; mais les titres qu'il cite n'ont pas le moindre rapport avec ceux de Charles Perrault. *Pwyll*, prince de *Dymed*; *Bran le-Bénit*, *Math*, fils de *Matonwy*, n'ont rien de commun avec *Cendrillon* et le *Marquis de Carabas*. Nous avons patiemment recherché, mesdemoiselles, l'origine des *Contes de fées*, et nous sommes parvenus à éclaircir quelques points de cette question, jusqu'à présent insoluble; trop heureux si le résultat de nos longs travaux peut captiver un instant votre attention.

BABE-BLEUE.

Commençons par le sinistre Barbe-Bleue, ce mari exterminateur. M. Abel Hugo rapporte qu'une tradition désigne le château de Verrière comme une des demeures du redoutable *Barbe-Bleue*, Gilles de Retz, condamné à mort pour ses crimes, et brûlé à Nantes en 1440. On voit encore dans les ruines une petite salle tapissée de lierre, autour de laquelle on a planté sept arbres funéraires, monument

expiatoire élevé aux sept épouses du cruel maréchal de France.

Cette tradition prétendue est complètement fausse. Gilles de Retz n'eut qu'une seule femme, Catherine de Thouars, qu'il traita toujours avec les plus grands égards. Il est vrai que le maréchal de Retz a laissé de tristes souvenirs. A en croire l'ingénieur Ogée, auteur d'un *Dictionnaire historique* de Bretagne, « on voit encore dans le château de Machecou le sabre de Gilles de Retz, qui est d'une longueur et d'une largeur extraordinaires. Son nom prononcé devant les paysans leur inspire encore de l'indignation et de l'effroi, tant ce scélérat était redouté de ses malheureux vassaux. »

Ces sentiments sont la source de ce qui passe aujourd'hui pour une tradition. Connaissiez un très-méchant homme, et entendez parler de quelque crime effroyable, vous le lui attribuez infailliblement. Ainsi, les paysans, instruits des aventures de Barbe-Bleue, se sont dit : « Il n'y a que Gilles de Retz au monde qui ait été capable de tuer sept femmes l'une après l'autre. » Et de là, une opinion sans fondement, réfutée par ce seul fait : Gilles de Retz n'eut qu'une femme, et, tout scélérat qu'il était, il la rendit parfaitement heureuse.

Nous pensons que le type de Barbe-Bleue est un certain Comorre, comte de Léon, qui vivait à la fin du sixième siècle. En effet, dans sa légende, conservée dans les *Vies des Savants de Bretagne* (1), par frère Albert le Grand, nous retrouvons le meurtre successif des femmes, et même les principaux traits de la dernière scène de la *Barbe-Bleue*. Le dénouement diffère ; mais après avoir lu le récit d'Albert le Grand, on ne peut douter que ce ne soit le fond sur lequel ont brodé les trouvères du moyen âge, et Charles Perrault après eux.

LÉGENDE DE COMORRE, COMTE DE LÉON.

« Comorre, comte de Léon, usait d'une extrême cruauté et barbarie envers ses femmes, lesquelles il faisait inhumainement massacrer. Cependant, après de longs refus, il obtint en mariage Triphine, fille aînée de Geroh, comte de Vannes. Comorre épousa sa dame dans le château de Vannes, et l'emmena avec lui en ses terres, la traitant assez respectueusement ; mais bientôt il commença à la regarder de travers.

» Ce qu'apercevant la pauvre dame, et craignant la fureur de ce cruel meurtrier, résolut de se retirer à Vannes vers son père. Cette résolution prise, elle fit d'un bon matin équiper sa haquenée, et avec peu de train sortit avant jour du château, et tira le grand galop vers Vannes.

» Le comte, à son réveil, ne la voyant pas près de lui, l'appelle, et la fait chercher partout ; mais ne pouvant la trouver, il se doute de l'affaire, se lève et s'accoutre promptement, prend la botte, monte à cheval, suit la dame à pointe d'éperon, et enfin l'attrape à l'entrée des fossés d'un manoir, hors des faubourgs de Vannes. Elle, se voyant découverte, descend de sa haquenée, et, toute éperdue de crainte, se va cacher parmi des halliers, en un petit bocage là auprès ; mais son mari la cherche si bien qu'il la trouve.

» Lors la pauvre dame se jette à genoux devant lui, les mains levées au ciel et les yeux baignés de larmes, lui crie : *Mercy !* Mais le cruel bourreau ne tient compte de ses pleurs, l'empoigne par les cheveux, lui desserre un grand coup d'épée sur le cou, lui avale la tête de dessus les épaules ; et laissant le corps sur la place, s'en retourna chez soi. »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

(1) Impirmés à Rennes en 1680.

N.
ne
es
e-
le
i-
le
le
ui
u-
la
et
r,
on
un
ec
l,
nt
r-
r,
re
à
et
a-
e,
e-
va
o-
ne
x
es
!
te
r,
le
;
e-
m
b
u
b



Créé par

Journal des Demoiselles.

12^e année.

Ayuntamiento de Madrid

L'Ave-Maria.

Le bel ange venait à l'horizon lointain,
Tremblottant comme fait l'étoile du matin,
Et frappant l'air du soir avec sa plume verte,
Approchait, approchait de la fenêtre ouverte.
Dans la petite chambre, en silence arrivé,
Il salua Marie en lui disant : *Ave!*
Et cependant la Vierge en son saint oratoire,
Demeurant humble et calme au sein de tant de gloire,
Répondit au salut d'un ton plein de douceur :
— Vous voyez devant vous l'esclave du Seigneur.

ANTONI DESCHAMPS.

Revue des Théâtres

Jane Grey, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Alexandre Soumet et madame Gabrielle d'Altenheim.

Un parc du château de Dorset. — Dans le fond, un portique. — Sur une table, des livres, des cartes géographiques.

Jane Grey prend une leçon d'Aschem, son maître de philosophie; Guilfort, fils du duc de Northumberland, est auprès d'elle. Ce jeune homme doit être son époux. Jane, afin de mieux étudier, le renvoie.

Vous aimez trop Platon,

lui dit Guilfort,

J'aurai mon tour;

La science un moment fuira devant l'amour.

— Peut-être!

répond Jane.

— La science explique la nature,

reprend Aschem,

C'est un creuset sacré d'où l'âme sort plus pure;
Sans elle l'air mortel des superstitions

pour berceau tuer les nations;

— Enfant!... s'il vit, tout vit, tout se féconde!

Tu ne connais donc rien, recréant le monde!

— Je ne refuse pas de si nobles présents;

Non, maître,

répond Guilfort,

et, quand je vois cet ange de seize ans,

Cet ange tout d'amour, de grâce et d'harmonie,

Agrandir dans son vol la sphère du génie,

J'ai besoin d'applaudir, j'ai besoin d'admirer :

La pensée est un dieu que je veux adorer.

Jane traduit la mort de Socrate :

« Vous pleurez, amis, vous pleurez quand mon âme,

» Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,

» Affranchie à jamais du vil poids de son corps,

» Vas s'envoler aux dieux dans de plus saints transports! »

Jane s'arrête... elle ne sait pourquoi les larmes lui viennent aux yeux. Aschem continue :

« De la mort qui peut sonder l'abîme ?

» Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime.

» Mais cet heureux trépas, du faible redouté,

» N'est qu'un enlèvement à l'immortalité :

» La vie est le combat, la mort est la victoire,

» Et la terre est pour nous l'autel expiatoire,

» Où l'homme, de ses sens, sur le seuil, dépouillé,

» Doit jeter dans les feux son vêtement souillé (1). »

— Votre leçon devient une oraison funèbre!

lui dit Guilfort; puis s'adressant à Jane,

Oh! dites-nous plutôt vos vers pleins d'abandon,

Sur cette belle fleur qui portait votre nom.

— Sur cette fleur brisée un matin par l'orage?

(1) M. de Lamartine, poème de Socrate.

demande Jane.

Elle portait mon nom... si c'était un présage?

— Oh ! non, non !

dit Guilfort,

ses débris sont là, là sur mon cœur.

Jane récite ses vers.

Pauvre fleur ! tes belles compagnes,

Tes compagnes, fleurs comme toi,

Du miel de leurs parfums enivrent nos campagnes,

Et pour prendre les tiens, fleur, tu n'as plus que moi !

Console-toi, fleur bien aimée,

Qui de mon nom étais nommée.

Seule comme une reine entre toutes mes fleurs ;

Sous ton beau diadème aux changeantes couleurs,

Sous ton vêtement de rosée,

A ton premier réveil l'orage t'a brisée ;

Console-toi pourtant, tu revis sous mes pleurs !

La fleur est morte ! oh ! peine amère !

Mais pour pleurer sa mort, elle n'a plus de mère !

Eclore de la terre et d'un rayon du jour ,

Elle n'a pas d'époux pour la pleurer d'amour ?

O pauvre fleur, fleur désolée,

Aux regards du printemps voilée,

Oh ! console-toi de ton sort,

Et pour échapper à l'orage,

Repose près de mon image

Sur le cœur aimé de Guilfort (1).

Aschem prend l'élégie, la place dans le livre de la Mort de Socrate, qu'il dépose sur le piédestal d'une statue.

Edouard VI est mort depuis huit jours.

Le duc de Northumberland, régent du

feu roi, arrive de Londres. « La reine Ma-

rie sera-t-elle bientôt couronnée ? lui de-

mande Jane. — Non, répond le duc :

On craint que cette sœur, pour Rome trop constante,

Ne porte un coup mortel à la foi protestante.

— Que je plains une reine !

dit la douce Jane.

Hélas ! si dans leur cœur les rois aient prévoir

Le compte qu'ils auront à rendre du pouvoir [mes,

Quand Dieu les appelant, loin du monde où nous som-

Dira : Qu'avez-vous fait pour le bonheur des hommes ?

S'ils prévoyaient, chargés de punir ou d'absoudre,

Combien la royauté rapproche de la foudre...

Ils auraient sur le front la pâleur et l'effroi.

« Votre hymen, mes enfants, doit se faire cette nuit dans le plus grand mystère, dit le duc. — Mais pourquoi nous cacher ? lui demande Jane. — Vos parents m'ont remis sur vous leur pouvoir, vous devez suivre mes conseils. — N'est-ce pas offenser la nouvelle reine, reprend Aschem, et doit-elle ignorer ?... — Oui, maître. — Mais

(1) Cette élégie a été composée par Jane Grey ; les auteurs n'ont fait que la traduire littéralement.

pourquoi ? demande Guilfort. — De ces grands intérêts, mon fils, reposez-vous sur moi. »

Un page de la reine apporte un message à Jane. Marie Tudor annonce à sa cousine qu'en allant à Londres pour se faire couronner, elle s'arrêtera un jour dans le délicieux château de Dorset. « Encore un retard pour notre hymen ! s'écrie Guilfort. — Au contraire, répond le duc, cela me fera le hâter.

— Comment le dérober aux regards de la reine?...

demande Guilfort au duc, qui lui répond :

Il est une chapelle obscure et souterraine,

Où le prêtre à minuit doit venir en secret.

Jane, suivie de Guilfort et d'Aschem, sort afin de tout ordonner pour la réception de son illustre visite.

Resté seul, le duc dévoile ses projets. Il a fait faire un testament au faible Edouard ; ce testament donne la couronne à Jane Grey, du pur sang de Henri VIII, par sa mère, tandis que la naissance de Marie est marquée d'adultère à cause des divorces de Henri. Le duc se croit déjà roi sous le nom de sa belle-fille ; il s'écrie :

... A moi, ce premier des royaumes !

Ce Westminster, n'ayant que des rois pour fantômes,

Ce vieux Londres dressant ses palais en faisceaux,

Et qui s'inclineront comme de grands vassaux

Devant mes pas de maître... A moi cette Angleterre !

Et ces puissantes mers qui font trembler la terre !

... Tout à moi !... Mais la reine ici porte ses pas...

Allons la saluer.

Il est nuit ; les avenues du parc sont illuminées aux armes de Marie. — De loin, le château resplendit de clartés.

La reine entre, suivie de Jane Grey, de Guilfort, d'Aschem, du duc, de seigneurs, de dames, d'écuyers et de pages portant des flambeaux. On entend quelques mesures de musique.

La reine remercie Jane de sa réception, la complimente sur le goût et le luxe qui règnent dans son château, s'assied, et fait éloigner tout le monde excepté Guilfort. « Je vous sais gré de vous être trouvé chez lady Jane, lui dit-elle ; c'est

Pour nous saluer des premiers

Guilfort, que pensez-vous de ma jeune cousine ?
De doter cette enfant je me fais une fête ;
Je l'aime.

— Et qui serait plus digne d'un amour...

— Parlons de vous, milord, interrompt la reine. Philippe d'Espagne a demandé ma main ; que me conseillez-vous ?

— On craint que ses bûchers ne traversent les ondes,
De ce sceptre étranger on craint la pesanteur,
Et de voir sous le roi percer l'inquisiteur.

La reine entre dans toutes les idées de Guilfort et ajoute : « Notre belle Angleterre

N'a-t-elle pas des fils, d'un sang pur et loyal,
Pouvant à nos côtés tenir le rang royal ?

On peut n'avoir à deux qu'un nom, qu'un sceptre ; je puis dire comme Dieu :

. Eh bien ! je vous fais roi,
Parce que je vous aime, et que je puis tout, moi !
Milord, qu' pensez-vous de ce rêve de femme ?
— Ah ! si Guilfort régnait, ce beau rêve, madame,
Serait le sien !

On entend dans l'éloignement l'air national des Anglais ; minuit sonne à la tour du château... Jane l'attend à l'autel, Guilfort se trouble... « Il m'aime ! » dit la reine se méprenant sur la cause de ce trouble. Elle lui donne la main, s'avance vers sa cour et rentre dans le château.

Le jardin du château de Dorset.

Jane et Guilfort se promènent ensemble ; ils sont mariés, ils sont heureux ! l'ombre d'un arbre leur suffit. La reine vient troubler leur bonheur.... Guilfort se retire ; elle fait signe à sa cour de ne pas la suivre. « Qu'il est triste d'être reine, dit-elle à Jane, d'être toujours seule,

Sans un cœur près du sien... Mais tu ne comprends pas !
— Ces tourments inconnus, reine, je les devine.
N'être jamais aimée !...

— Ah ! ma belle cousine !

Vous ai-je dit cela ?

— Madame, il me semblait...

Et de tant de douleur votre front se voilait...

— Eh bien ! puisqu'à seize ans le ciel t'a fait prudent e,
De l'amour de Marie deviens la confidente !

C'est Guilfort que j'aime, et Guilfort m'aimera, car je le ferai roi. — Mais s'il ne veut pas l'être ? reprend Jane effrayée.

— Enfant !... s'il ne veut pas du trône d'Angleterre !
Tu ne connais donc rien des choses de la terre !

Vous changez de couleur, ajoute-t-elle en la voyant pâlir. — Ce n'est rien, madame... je priais Dieu pour vous... pour Guilfort !

— Adieu ! j'ai retardé le moment de l'étude....
Allez !... moi, j'ai besoin d'un peu de solitude.

Elle s'éloigne. La reine éprouve un instinct de jalousie contre Jane. « Pourquoi a-t-elle pâli ? » se dit-elle ; mais

Puisque j'aime Guilfort, c'est qu'il m'aime à son tour, ajoute-t-elle en s'accoudant sur la statue où se trouve le livre grec. Elle le prend, trouve l'éloge de Jane, la lit, arrive à ces vers :

« Fleur, console-toi de ton sort,
» Et pour échapper à l'orage,
» Repose près de mon image
» Sur le cœur aimé de Guilfort ; »

et s'écrie : « Ah ! malheur à Jane Grey !

Jamais âme d'enfant ne parut aussi noire !
Recevoir jusqu'au bout l'honneur de mes aveux...
Un frisson de vengeance agite mes cheveux !...
Moi, Marie, avouer une obscure tendresse...
Et c'est à ma rivale, ici, que je m'adresse !
Mais je suis donc folle ! oui, mon esprit abusé...
La candeur de ses yeux m'en avait imposé.

Dois-je me venger d'elle et me venger sur l'heure ?
Oui, je veux sur son front graver l'hypocrisie...
Mesdames et milords, venez !...

Jane Grey, Guilfort, les seigneurs et les dames de la cour arrivent. « J'ai trouvé des vers, dit la reine, des vers de femme... un rêve d'amour.

Lady Jane, du moins, connaîtra l'écriture.

— Reine !

dit Jane, comme si elle lui demandait grâce,

— Le poëte fait-il rougir la jeune fille ?

continue l'implacable Marie.

Cherchez-vous donc la nuit pour vos aveux d'amour ?

— Ah ! madame !

— Parlez, parlez !

— Je dois me taire.

— A Guilfort, n'est-ce pas, vous direz ce mystère...

— Je répondrai pour elle à votre majesté,

dit Guilfort, se plaçant entre Jane et Marie.

Le cœur de lady Jane est un autel sacré,
Où ne brûla jamais qu'un encens épuré.
Milords, pour repousser toute insulte jalouse,
Je n'ai qu'à dire un mot... Elle est mon épouse.

— Trahison ! » s'écrie la reine. Jane se

jette à ses genoux : « Pardon, lui dit-elle, d'avoir, sans votre aveu, disposé de ma foi.

— Je prétendais vous choisir un époux, reprend la reine en la relevant avec ironie ;

Mais sans me prévenir, vous m'avez devancée.

Elle continue plus bas :

Peut-être tout à l'heure avec quelque imprudence

Vous avez jusqu'au bout reçu ma confiance...

— Madame!...

— Jane Grey renoncera du moins

A se justifier devant tant de témoins,

Ce serait ajouter à ce comble d'affronts!...

Je ne pars pas encore... et nous nous reverrons!

Une salle du château. — Un trône.

Le duc revient, suivi de quelques seigneurs. Guilfort lui apprend ce qui vient de se passer et la colère de la reine; de son côté, le duc lui annonce que Jane va être couronnée, et le charge de la préparer à ce nouveau rang. Jane n'y peut consentir; c'est un piège qu'on lui tend, dit-elle; elle demande pitié pour son bonheur, elle dit que la fille de Henri VIII est reine légitime; qu'Edouard n'a pas eu le droit de changer son successeur. — Mais, reprend Guilfort, après l'offense qu'a reçue la reine, c'est le trône ou la mort. — Je préfère la mort, dit Jane;

Car à ce trône on descend par un crime,

Et sur cet échafaud on s'élève en victime.

— C'est bien! répond Guilfort, c'est ta mort, mais en même temps, c'est la mienne, celle de nos amis, de mon père, du tien, de tous les défenseurs de ta cause et de vingt mille sujets. » Jane cède enfin. « Mon Dieu, dit-elle, ne punissez que moi!

Venez, milords, venez! Jane attend votre hommage!

s'écrie Guilfort.

Le duc et les seigneurs entrent; Guilfort part pour Londres, afin d'apaiser le peuple s'il voulait se révolter. Jane s'agenouille, l'évêque Cranmer, après lui avoir attaché le bandeau royal, lui dit :

C'est l'instant solennel, femme, point de remords!

Donne à ton âme, ici, la grandeur de ton sort.

Oui, par le Tout-Puissant au trône je t'appelle.

Au front de la vertu qu'une couronne est belle!

Porte sans chanceler le poids d'un tel honneur,

Car tu l'as mérité!...

— Pardonnez-moi, seigneur!

Seigneur, pardonnez-moi!

répète Jane en montant sur le trône. On annonce la reine. « Elle ignore tout, dit le duc; faisons tête à l'orage. » Marie arrive en prononçant des paroles de menaces contre Jane. On lui montre le testament d'Edouard... Dans son effroi, elle fait un appel aux seigneurs... Pas de réponse. « Est-ce un arrêt de mort? demande-t-elle. — Peut-être! répond le duc. — Je suis reine, dit Jane; vous m'avez fait serment d'obéissance... qu'elle soit libre!

J'aime mieux un péril qu'une lâche prudence,

Et l'on dira du moins, si je tombe à mon tour,

Jane Grey fut clément... elle fut reine un jour!

Elle descend du trône et s'éloigne, suivie des seigneurs.

« L'orgueilleuse me brave en me donnant la vie,

dit la méchante reine;

C'est un de ces bienfaits, qu'on ne pardonne pas! »

Les partis se livrent bataille; celui de Jane est vaincu; le duc est tué dans la mêlée; la reine a fait sauver Guilfort et garde Jane prisonnière; le parlement va venir la juger au lieu où elle fut couronnée... Cette fois, c'est Marie, l'implacable Marie qui sera sur le trône.

Les membres du parlement arrivent; on amène Jane. Aschem prend la défense de son élève. « Elle a seize ans, dit-il à ses juges, elle seule est innocente; tous les chefs sont criminels; elle n'a fait qu'obéir.

Elle a sauvé vos jours, madame,

dit-il à la reine,

et la victoire

N'a pu d'un tel bienfait vous ôter la mémoire;

Par la main du bourreau vouloir vous acquitter,

Ce serait de vos droits sacrés faire douter.

Prouvez qu'ils viennent de Dieu, madame, et pardonnez, ajoutez-il en tombant à ses pieds.

— Mon père, levez-vous, dit Jane; je fus coupable; on ne doit pas me préférer de victime.

Si j'étais un enfant, m'eût-on donné l'empire?

Qui souleva le sceptre à l'âge de mourir.

Je consacre humblement, sans haine et sans envie,

A la sœur d'Edouard l'hommage de ma vie.
Le sang de ses sujets coula pour une femme,
Je monte à Dieu, peut-être avec du sang sur l'âme.
Mais l'être criminel que protège un remords,
A son dernier moment est absous par la mort.
Cet espoir consolant affermit ma constance ;
Une heure d'échafaud tient lieu de pénitence,
Et dans mon repentir mon pardon est écrit.

Si Guilfort revenait, reine, de l'indulgence...
Ne le punissez pas, s'il cherchait mon cercueil,
Pour un épouse, un jour, d'avoir eu trop d'orgueil.
— Vous êtes généreuse ! un cœur moins résigné
Pourrait en ce péril se croire abandonné. »

dit la perfide Marie, voulant faire souffrir
à Jane la jalousie qu'elle souffre elle-même.
En ce moment on entend du tumulte... c'est
Guilfort qui accourt. « On m'avait rendu
libre, dit-il, sous le prétexte que Jane était
libre aussi, que j'allais la rejoindre en
France ; mais m'apercevant que ma liberté
était plus gardée que ma prison, j'ai crié au
peuple : Je suis Guilfort, le chef des révol-
tés, l'ennemi de la reine, que l'on enlève à
votre vengeance. A ces mots le peuple a dis-
persé les soldats et il me ramène prisonnier.

Vous voyez que vos dons flattent peu mon envie,
dit-il à la reine.

Après le trône offert, je refuse la vie.
— De l'insulte, Guilfort, qui vient de m'être faite,
Je vais me disculper en acceptant ta tête,

lui répond-elle avec rage.

Guilfort à son tour essaye de défendre
Jane. « C'est un parti puissant qui l'a placée
malgré elle sur le trône, le parti des pro-
testants ; c'est Edouard qui par son testa-
ment l'a désignée pour lui succéder au
trône... Ne punissez que moi,

Car de Northumberland je suis le digne fils,
Et mon père, à moi seul, laisse pour héritage
Ses droits à l'échafaud.

Le parlement rend une sentence de mort
contre Jane et Guilfort, accusés de rébel-
lion et d'usurpation de la couronne. Le
parlement se retire, les seigneurs crient :
« Vive la reine ! » On emmène les deux
condamnés.

Mais la reine se désespère, elle lutte
contre sa haine pour Jane et son amour
pour Guilfort. « Vous avez droit de grâce,
lui dit Aschem. — Il n'accepterait pas,

Lui ! lui ! qui vers la mort se frayant un passage
Est venu me jeter mon bienfait au visage.
— Grâce ! grâce à tous deux ! c'est un royal devoir.
— Pardonnez Jane Grey ? ma rivale ! moi ! moi !
— L'échafaud est encor l'autel qui les rassemble...
Et sans fin réunis dans le même tombeau...
— Réunis ! réunis ! ils ne le seront pas !
... Les rois
En donnant le trépas ne se vengent qu'une heure,
C'est trop peu de temps... oui ! que Jane vive et pleure. »

La Tour de Londres.

Jane a la tête appuyée sur les genoux de
Guilfort.

« Elle dort... »

dit-il,

elle dort ! Larmes de ma douleur,
Ne la réveillez pas en tombant sur son cœur !
Vous qui la connaissez, vous ses anges fidèles,
Couvrez son pur sommeil du calme de vos ailes,
Donnez, oh ! donnez lui dans ce terrible instant
Des songes aussi doux que ce ciel qui l'attend ;
Cachez-lui le supplice à son heure suprême ;
Pour lui parler d'en haut prenez la voix qu'elle aime,
La voix de son époux... son époux... ô remords !
Pour présent nuptial, je lui portai la mort !
J'entends, j'entends déjà, sous cette voûte sombre,
Le bruit de l'échafaud qu'on élève dans l'ombre... »

Jane rêve de la douce fleur qui portait
son nom. Elle s'éveille, et, se retrouvant
avec la réalité, elle dit :

« Être heureuse, être aimée et tomber de si haut !
Tant de félicités conduire à l'échafaud ! [ble ?
Mais qu'est-ce que la mort lorsqu'on y marche ensem-
Nous entrons au tombeau sans prononcer d'adieu :
L'un sur l'autre appuyés nous arrivons à Dieu.

— Tu ne mourras pas ! s'écrie Guilfort.
Un ancien serviteur de ton père m'a dit
qu'un parti cherchait à te délivrer... S'ils
viennent, tu consens à fuir... — Je consens
à mourir après toi. — Ah ! sauve tes jours
pour me sauver du remords ! S'ils vien-
nent, fuis !... je le veux ! — Qu'est-ce que
Jane t'a donc fait pour que tu lui dises :

... Fuyez ! vous porterez mon deuil,
Vous trainerez vos jours de cercueil en cercueil,
Orpheline, proscrire, et veuve et sans aile,
Même de son tombeau votre époux vous exile.

— Silence ! lui dit Guilfort attendri, on
vient à nous... »

C'est la reine, suivie d'Aschem : elle
veut parler seule à Jane. Guilfort s'éloigne.

Marie accable Jane des plus injurieux
reproches ; elle la torture à plaisir. Jane,

pour toute réponse, la prie, s'humilie, tombe à ses genoux, lui demande grâce pour Guilfort : « Rappelez-vous, lui dit-elle, que

Je n'ai régné qu'un jour, il fut pour la clémence,
— Je serai grande aussi... grande dans ma vengeance,

répond la cruelle reine. Veux-tu le sauver ?

— Si je le veux ! » Marie lui présente

un écrit. « Signe ! et vous vivrez tous deux.

— Un acte de divorce ! s'écrie Jane.

Pour racheter nos jours, la honte et le mépris !...

— Crois-tu, reprend la reine,

Que je te laisserai la vie et ton époux ?
Oh ! non pas ! je sais mieux dispenser mes faveurs ;
Le sang tarit toujours plus vite que les pleurs.
— Je puis causer sa mort et non pas le trahir.
— Sa mort ! je ne veux pas ! je n'ai pas ton courage ;

s'écrie la reine. Aschem, parle-lui donc !

— Ma fille, dit le vieillard, ces grands dont tu reçus l'hommage, tu peux les sauver tous, et ton sacrifice t'élèvera bien au-dessus de ces exemples de vertu que nous avons tant admirés ensemble. J'ai perdu mes enfants, ô fille de mon âme ! ne m'abandonne pas ! j'embrasse tes genoux.

— Si mon époux consent, je suivrai son exemple,

répond Jane.

— Aschem ! reprend aussitôt la reine, allez vers Guilfort que j'ai déjà fait prévenir... Je vous attends. » Quelques moments après, Guilfort rentre dans le cachot.

« Ah ! ton refus ne s'est pas fait attendre, lui dit Jane, et cet acte odieux... — Je l'ai signé. — Mais tu ne l'as pas lu... C'est notre divorce ! — Pardonnez-moi. — Signez, Jane ! dit la reine. — Signez ! répète Guilfort. — Où donc ? lui demande Jane avec égarement... je ne vois rien. — Là, votre nom, près du mien. — Et nous vivrons tous deux séparés?... — Jet'en prie ! — Et vous, vous monterez sur le trône de Marie ? — Signez ! — Que de retards ! dit impatiemment Marie. — La reine attend, » insiste Guilfort. Jane signe. « Elle ne sait pas mieux garder son époux que son trône ! se dit avec joie la cruelle Marie. — Adieu ! Jane, dit

Guilfort.... sors, tu es libre. — Tu me dis adieu sans remords ? — Sans remords... » A ces mots, Guilfort pâlit, il tombe... il s'est empoisonné ! « Tu me fuis dans la mort, s'écrie Jane, se jetant sur le corps de son époux, je te suis ! — Quel piège ! dit la reine comme égarée ; ô rage !

Il me rend un cadavre en retour d'un bienfait ;
Et pour comble d'horreur, dans ma lutte fatale,
Ma haine n'a servi qu'à sauver ma rivale !
— Fille de Henri huit,

lui dit Jane,

contemple ta victoire,
Que ton regard jaloux voie un amour sacré ;
Que comme cet écrit ton cœur soit déchiré !

Reprends tes droits, dit-elle en déchirant l'acte. — C'est ta mort, lady Jane ! » s'écrie la reine avec un accent terrible. Elle fait un signe ; des gardes entraînent Jane, qui s'écrie :

« Adieu, Guilfort ! adieu !
L'échafaud n'est pour moi qu'un premier pas vers Dieu ! »

Guilfort se traîne aux genoux de la reine, en demandant grâce, pitié pour sa femme :

« Puisque je vais mourir, nous serons séparés.
Du bord de son tombeau, c'est un mort qui te prie ;
Ne sois pas, ne sois pas la sanglante Marie ! »

Puis il meurt. La reine, seule avec ce cadavre, éprouve déjà les remords de son crime ; elle entend la postérité qui lui donne le surnom de la *sanglante Marie* ! Elle veut épargner à son nom cette tache, elle court... il n'est plus temps !... L'on aperçoit dans le lointain le tableau de M. Paul Delaroche, dont nous vous avons donné une esquisse dans la deuxième année du Journal des demoiselles.

Le noble et touchant caractère de Jane Grey a inspiré à M. Alexandre Soumet et à M^{me} d'Altenheim, sa fille, cette tragédie, dont nous regrettons de ne vous avoir pas cité tous les beaux vers.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1844.

Troisième et dernier article.

M. ACHILLE DEVERIA. — *L'archange saint Michel ramène à Dieu deux âmes que Satan entraînait dans l'abîme.*

Une composition heureuse, une belle couleur, telles sont les qualités de ce beau tableau, qui fera sans doute bientôt l'ornement d'une de nos vieilles églises.

M. CHARLES DE PIÉPAPE. — *Charité de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe.*

« Malgré les ressources que la charité de son mari mettait à sa disposition, elle donnait si rapidement tout ce qu'elle avait, qu'il lui arriva souvent d'être réduite à se dépouiller elle-même de ses vêtements pour en couvrir les malheureux.

» Un jour que la duchesse descendait à Eisebach, richement habillée et couronnée, elle rencontra une foule de pauvres sur son passage. »

Tel est le sujet de cet intéressant tableau qui fait beaucoup d'honneur à M. de Piépape, et que nous regrettons de n'avoir pu vous donner, ayant déjà mis dans votre journal le *Miracle des Roses*.

M. LELIÈVRE. — *Sainte Geneviève consacrée à Dieu par saint Germain, évêque d'Auxerre.*

Ce saint évêque, dont nous possédons les reliques sous le nom de l'*Auxerrois*, accompagné de saint Loup, allait en Angleterre combattre l'hérésie de Pélagé, lorsque passant à Nanterre, il aperçut la bergère au milieu des enfants qu'on lui amenait pour les bénir. Frappé de l'expression céleste du regard de Geneviève, il voulut la revoir le lendemain. Reconnaisant en elle l'élue du Seigneur, il lui donna

une médaille marquée d'une croix, en signe d'alliance entre notre Sauveur et elle. Saint Loup, compagnon de saint Germain, est présent à cette scène, à laquelle assistent aussi le père et la mère de la sainte. Nous vous donnons dans ce numéro une esquisse du tableau de M. Lelièvre; le sujet en est touchant et poétique, et l'artiste s'en est acquitté en peintre de goût et de talent.

M. EUGÈNE LÉPOITEVIN.

Cette marine est fort belle. Une embarcation apporte des provisions à un poste de flibustiers pendant que deux vaisseaux de l'état croisent à peu de distance. La mer se déroule au fond, belle et immense; sur le devant, les vagues se brisent contre une fabrique ruinée qui sert de forteresse aux flibustiers. L'effet général du tableau est des plus satisfaisant, les détails très-soignés, les figures des bandits et de leurs amis sont pittoresques; enfin, je le répète, cette marine m'a semblé très-belle; j'y suis revenue plusieurs fois, et tant qu'elle sera exposée je ne manquerai pas d'aller la regarder.

M. ÉDOUARD HOSTEIN.

Les rives de l'Albarine, dans le Bugey, et les riantes vallées de la Saône ont offert à M. Hostein les sujets de trois superbes paysages. Naguère encore les artistes dédaignaient de copier les points de vue que l'on trouve en France. Ils se seraient cru provinciaux en peignant l'Auvergne ou la Bresse, tout aussi poétiques cependant que la Suisse ou l'Italie. D'ailleurs avec un talent comme celui de M. Hostein on fait facilement un beau tableau. Est-il un coin de terre au monde que n'embellissent le soleil, la verdure, le zéphyr, l'espace? Eh bien! étendue, air, feuillé, soleil, se retrouvent sur ces toiles que nous vous signalons.

M. LAPITO. — *Une vue du couvent de saint Scolastique, à Subiaco (Etats Romains).*

Ici le sol est classique, c'est la terre pri-

vilégiée des arts aimés du soleil; c'est l'Italie toujours reine, même dans sa détresse. L'aspect de ce pays est tout autre que celui de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre; on conçoit l'enthousiasme qu'il inspire à qui-conque l'habite; mais il ne faut pas que cet enthousiasme aille jusqu'à soutenir que hors l'Italie, il n'y a pas un tableau à faire: tout est beau dans la création. M. Lapito a bien fait de choisir des sites d'Italie; mais quand il s'abaissera aux autres contrées, je suis convaincue que ses tableaux n'auront pas moins de mérite.

M. JUSTIN OUVRIÉ. — *Vue du château et d'une partie de la ville de Pau.*

Je n'ai jamais visité le Béarn, mais je l'aime, il me semble qu'à Pau on se ferait un bon nid au soleil; sous l'azur de ce ciel on ne doit jamais se trouver étrangère. Le tableau de M. Ouvrié réalise ces illusions; on choisit sa demeure au pied du vieux château et l'on se promène dans le parc avec ces bons bourgeois qui ont l'air d'être de si braves gens.

M^{me} EMPIS. — *Paysage historique.*

Je trouve les scènes historiques au moins superflues dans un paysage; laissons donc de côté la petite barque dans laquelle Marie de Médicis, retenue prisonnière, charmait ses ennuis par des promenades sur l'eau, et ne voyons que la forêt de Compiègne, ses magnifiques ombrages, le cristal paisible de ses étangs, où se reflètent les ombres courbées en dômes: voyons aussi le talent de M^{me} Empis, sa persévérance, sa hardiesse, toujours couronnée de succès, à entreprendre de grands tableaux, et félicitons-la de l'une et de l'autre.

M^{lle} ÉLISA GUILLAUME. — *Portrait de M^{me} Anaïs Ségalas.*

Voilà bien le front penseur du poète, les yeux de gazelle de la jolie femme, sa pose à la fois jeune et digne: c'est un fort beau portrait qui fait beaucoup d'honneur au talent de M^{lle} Guillaume.

M. HENRI LHEMANN.

Le portrait de la princesse B. soulève plus d'une controverse. « C'est admirable, disent les uns; — C'est affreux, s'écrient les autres. — Il est impossible de pousser plus loin la vérité. — Ce portrait est un mensonge sans excuse. — Depuis saint Bonaventure, ressuscitant pour écrire ses mémoires, on n'a point représenté de figure plus morte que celle-là. » Le fait est que ce portrait de la princesse B., enveloppée dans un bournous de laine blanche, a un aspect au moins étrange. Dire que ce tableau est sans talent serait une grande injustice. Il y a beaucoup d'étude dans le dessin; la pose et les ajustements se recommandent par une grande distinction, mais la bizarrerie l'emporte sur tout.

M. SAINT-JEAN.

Quand on parle de fleurs ou de fruits, toujours M. Saint-Jean se place en première ligne. Cette année il nous a donné des fruits admirables, groupés sur un bas-relief antique. Les figues et les raisins sont très-appétissants; mais ce qui l'emporte ce sont des fraises sur une feuille de chou. Il est impossible de pousser plus loin l'illusion.

Nous citerons encore des groupes de fleurs et de fruits de M. Chazal, le bouquet de fleurs des champs de M^{me} Charmeil, les glicines de M^{me} Chenau et les jolis bouquets de M^{mes} Mege et de Chantereine.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Premier article.

Pour ne point nous écarter, mesdemoiselles, des habitudes d'ordre et de méthode familières à votre journal, nous allons prendre un point de départ: ce sera, si vous le voulez bien, le centre du bâti-

ment élevé pour l'exposition des produits de l'industrie française; de cette salle où sont les machines, nous partirons pour visiter les quatre galeries du Nord, de l'Est, du Sud et de l'Ouest. De la sorte j'éviterai de m'égarer dans ces nombreux méandres formés par les milliers de boutiques occupées par les 3,968 fabricants venus de tous les départements de la France, la Corse et un autre exceptés. Les effets du travail continu de la pensée humaine ont quelque chose d'effrayant; car, ne vous y trompez pas, dans ces œuvres qui jadis étaient celles de la main de l'homme, c'est l'esprit qui a le plus de part aujourd'hui: partout l'idée se met à la place de la force, et la machine, fille de son intelligence, lui tient lieu de bras.

Les premiers outils de l'ouvrier furent ses mains; il déchirait le bois, il pétrissait la terre, il tressait les herbes. A ces moyens insuffisants, il substitua le marteau, la hache, la scie, la truelle; bientôt ces mêmes outils vont entièrement céder la place aux mécaniques. Mais pour construire des machines qui fonctionnent bien, il a fallu que le génie de l'homme inventât des outils d'une exactitude merveilleuse. Ces colosses que la vapeur met en mouvement, ces locomotives de la force de trois cents chevaux, ces chaudières à l'aide desquelles un bâtiment fend les vagues et résiste au vent, veulent être construits avec la précision de la montre la plus délicate; il ne suffit plus que l'ouvrier mécanicien ait le compas dans l'œil, comme on disait autrefois; il faut que la perfection des outils rende l'erreur impossible; car, dévier de l'épaisseur d'un fil, c'est tout perdre... De là ces efforts de la science, tentés en Angleterre il n'y a pas plus de cinquante ans, et continués en France avec un zèle toujours croissant: ce n'est plus seulement le bois que l'on creuse, que l'on tourne, que l'on rabote, c'est le fer; aussi que de machines à construire les machines on voit en ce moment aux Champs-Élysées!

A côté de cet outillage se trouvent des

appareils de la plus haute importance; les sondes de M. Mulot et Deganses, qui vont chercher l'eau bouillante dans les entrailles de la terre. M. Mulot projette un puits artésien au Jardin des Plantes; ce puits donnerait de l'eau à 40 degrés, et cette chaleur habilement distribuée par des conduits, échaufferait sans frais des serres immenses qui transporteraient entre la montagne Sainte-Geneviève et la Seine la température et les productions des tropiques.

A côté de ces œuvres, où le génie de l'homme agit en véritable roi de la création, se placent celles qui sont utiles à l'humanité autant qu'au commerce et à l'industrie: les pompes à incendie qui portent l'eau à une prodigieuse hauteur; ces autres pompes dont la puissance combat l'invasion de la vague dans un bâtiment avarié par la tempête, de manière qu'il peut lutter assez longtemps pour avoir la chance d'être secouru.

Mais il est temps de quitter cet arsenal de toutes les puissances de l'industrie, d'autant plus qu'en examinant les effets, nous aurons plus d'une fois l'occasion de remonter aux causes.

La galerie du Nord est consacrée aux objets d'art et de luxe. En tournant naturellement à main droite, on rencontre l'ébénisterie avec ses chefs-d'œuvre de sculpture: l'ébène, le chêne, le palissandre, sont chargés d'ornements, de rosaces, de figures. Beaucoup font honneur au dessinateur, quelques-uns laissent désirer un goût plus pur; mais tous sont très-riches et parfaitement exécutés. La sculpture en bois est décidément un art retrouvé. Les marqueteries en bois de rose, style Louis XV, sont ornées de médaillons en porcelaine peinte et dorée; cette alliance du bois et des émaux est du plus charmant effet. Les incrustations, imitation de Boule, sont magnifiques, tant par la perfection du travail que par la forme et la grandeur des meubles, dignes du palais de Versailles, et d'un prix à ne

tenter que les rois. Il y a encore des incrustations d'un genre tout nouveau, ce sont des dessins de fleurs et de fruits exécutés en relief avec des marbres précieux et des pierres fines. C'est beau, plus sévère que gracieux, et je n'ai point songé à demander le prix des secrétaires et des *cabinets* à serrer les porcelaines, quand un simple coffret était marqué 3,000 fr. Le luxe est le caractère dominant de l'exposition, et son côté défectueux ; au milieu de tant d'éclat, les industries modestes, vraiment utiles, attirent à peine un regard.

Le nombre des facteurs d'instruments de musique augmente chaque année. Vous dire que la supériorité appartient aux pianos de MM. Erard, ce n'est rien vous apprendre de nouveau ; vos grand'mères le savaient ; mais c'est rendre hommage à la vérité, et surtout c'est rendre un service à celles de vous, mesdemoiselles, qui s'occupent sérieusement de musique, que de les engager à économiser avec persévérance pendant plusieurs années s'il le faut, pour acheter un piano à queue, d'Erard, où tout au moins un piano droit ; ces pianos sont encore chers, 1,500 francs ; mais ce sont des instruments parfaits, ayant des sons solides, pleins, harmonieux, résistant au travail, bons pour l'étude et aidant au succès dans les jours où il faut se faire entendre. Un bon instrument est pour l'artiste ce qu'étaient au chevalier le cheval et l'armure ; aussi les princes des pianistes, Listz, Doheler, Tolberg, n'ont garde de chercher ailleurs que chez M. Erard leurs armes de combat. L'Angleterre, l'Allemagne, s'adressent à lui pour avoir de bons pianos : c'est une des gloires industrielles de la France, et une gloire qui ne se repose pas sur sa fortune, car chaque année signale de nouvelles améliorations dans la facture de ces instruments.

En revenant sur nos pas, nous trouvons l'optique et l'horlogerie. Si j'étais tant soit peu savante, je pourrais vous signaler bien des découvertes ; mais par respect pour

mon ignorance en ces matières, et un peu pour la vôtre, je me bornerai à vous indiquer des montres de la grandeur d'une pièce de dix sous, et qui marchent trente heures. Quand on pense au nombre des pièces qui composent une montre, on a peine à croire que des doigts et des yeux humains aient pu parvenir à fabriquer ces bijoux. Je passerai de même devant les fusils, qui vous intéressent peu, je pense, et les lampes, qui n'offrent rien d'intéressant, qu'une baisse sensible dans les prix : quand on ne veut pas d'ornements, on peut avoir une très-bonne lampe façon Carcel pour 11 francs.

L'estampage des métaux est une industrie nouvelle. On a appliqué au cuivre le procédé par lequel on timbre le papier, et l'on obtient de la sorte des dessins qui, dorés, deviennent des patères, des rosaces, des galeries de fenêtres, ou des baldaquins légers, durables et d'un prix à la portée des fortunes médiocres. On emploie aussi le cuivre estampé à des bordures de cadres, moins chères que les sculptures en bois, et plus solides que la pâte.

Tout en voyant ces choses, nous approchons des magnificences les plus prodigieuses. Voilà les bronzes, qui servent d'avant-garde à l'orfèvrerie ; chaque petite case renferme des lustres éblouissants, malgré leurs bougies éteintes ; des candélabres à éclairer des palais, des surtout pour les tables des plus somptueux monarques. Le genre Louis XIV et le *rococo* sont toujours en grande vogue. Les candélabres sont pour la plupart de grands vases de marbre ou de porcelaine, montés en bronze doré, d'où s'élèvent des branches de fleurs, aussi en bronze, dans le calice desquelles se trouvent les bobèches pour recevoir les bougies. Ou bien ce sont des figures tourmentées tenant des porte-lumières d'un dessin arabe gracieux, quand il n'est pas bizarre. Les pendules sont du même goût ; il y a encore des vases, des coupes, des jattes, pour ornement de tables et de

consoles, d'une richesse et d'une dimension à ne pouvoir convenir qu'à des palais. Les plus magnifiques de ces magnifiques magasins sont ceux de MM. Thomire, Villemessens, Denière. Les produits de la fabrique de ce dernier se font autant remarquer par le mérite des dessins que par la perfection du travail. On est attiré d'abord par l'éclat d'un service de dessert commandé par feu monseigneur le duc d'Orléans. Combien on se sent triste en voyant ces coupes toutes brillantes d'or incrusté de pierres fines ! Ces coupes étaient destinées à orner un banquet splendide et joyeux, comme savait si bien en donner ce prince, et elles entrent dans une maison de deuil, où un long repos les attend ; car leur luxe a quelque chose de caractéristique et de chevaleresque, qui ne convient ni à une femme ni à un enfant. A côté de ces brillantes et hardies fantaisies, M. Denière nous montre des bronzes d'un tout autre style. Une pendule ornée du groupe des quatre âges de la vie, d'après Gérard ; une autre dont les figures représentent un épisode de l'enlèvement des Sabines ; autour du socle de cette pendule règne un bas-relief parfaitement fouillé, et qui retrace le tumulte de cette scène de violence. Ces deux pendules sont parfaitement belles ; le mélange du bronze vert antique et du bronze florentin est du plus heureux effet.

Du côté des Champs-Élysées le fond des magasins est tendu de magnifiques tapis ; car les fabriques de MM. Barboza, Belangé, Vayson et Sallandrouze, rivalisent de richesses : ce sont des tissus épais et moelleux, des couleurs éclatantes, des dessins à la fois gracieux et originaux. L'un des MM. Sallandrouze, que ses nombreux succès ont mis hors de concours, a exposé les superbes tapis destinés au nouvel hôtel de ville. Pour la petite propriété, il y a les tapis-feutre imprimé, invention nouvelle qui, si elle joint la solidité à l'agrément et au bon marché, marquera dans les fastes de l'industrie.

Toutes les fenêtres du palais de l'industrie sont fermées par des stores peints ou par des verreries colorées. C'est admirable combien cette industrie a fait de progrès depuis les premiers essais de MM. Atremblé. On peut maintenant masquer ses fenêtres par de charmants tableaux, et troquer la vue d'un vieux mur ou de voisins par trop rapprochés, contre celle d'un paysage suisse ou de fleurs de tous les climats. Quant aux vitraux, ceux de la verrerie de Choisy-le-Roi approchent de la perfection. En continuant notre revue, nous trouverons l'orfèvrerie, les cristaux, les porcelaines, les bijoux, et les mille jolies choses de la fabrique de Paris.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Je veux t'écrire, je me mets devant mon petit secrétaire, et pour la première fois je ne sais par où commencer !... Ce n'est pourtant pas parce que je n'ai rien à te dire... oh ! non : c'est au contraire parce que j'ai beaucoup à te dire... mais voilà ce qui arrive : quand je vois, quand j'entends, quand je remarque des choses intéressantes, je me promets de te les raconter... puis ces choses sont remplacées par d'autres qui me les font oublier et sont aussi oubliées à leur tour... Il se passe tant d'événements dans le cours d'un mois ! et à Paris les événements passent si vite !... absolument comme les tableaux dans une lanterne magique !... Voyons, ma mémoire, aidez-moi, je vous prie... D'abord, la Chambre des députés s'est occupée d'une loi sur les prisons. On avait remarqué que les condamnés s'empiraient ensemble ; qu'ils n'éprouvaient de honte que d'un remords, que d'un bon sentiment ; que c'était à qui se montrerait le plus dépravé, le plus féroce... que ces misérables complotaient aisément entre eux contre la vie et la for-

tune de la société; que leur peine expirée, les libérés retombaient dans de plus graves fautes, et que leur punition devenait plus grave à cause de la récidive. On a su que si parmi ces malheureux il y en avait un qui voulût redevenir honnête homme, il en était empêché, car, rendu à la liberté, ses camarades de bagne, de prison, le reconnaissaient, le forçaient à les aider dans leurs coupables entreprises... s'il refusait, ils le dénonçaient pour s'en venger... et le malheureux, connu comme libéré, n'ayant plus ni place ni ouvrage... était forcé de redevenir voleur, assassin.... Maintenant, il n'y aura plus de bagne, de galérien, de forçat, de chaîne, de ferrement, de boulet : 1844 effacera ces horribles mots de nos lois comme 1830 en a effacé la flétrissure sur l'épaule et l'amputation du poignet droit, comme 1850 en effacera, j'espère, la peine de mort. Au lieu de la punition du coupable, on veut son amélioration, on veut du moins qu'il ne devienne pas pire et qu'il n'empire pas ses frères en crime. Pour cela, on va construire des prisons dans lesquelles chaque prisonnier aura une cellule : le jour, la nuit, il y sera seul.... pour distraction, il aura un espace à lui où il pourra se promener deux heures, le travail, la lecture, la prière, la visite de ses parents, du directeur et de l'aumônier de la prison; il assistera à la messe sans être vu. Si le prisonnier a une condamnation de plus de cinq ans, il sera déporté dans une contrée éloignée que le gouvernement désignera parmi nos possessions maritimes; là, il pourra sous un autre ciel, dans d'autres lieux, renouveler sa vie, se marier, être père, devenir honnête homme peut-être... Jamais loi, selon moi, ne fut plus chrétienne, plus digne de notre époque d'intelligence et de foi. Cette loi n'avilit pas l'homme coupable; elle ne l'écrase pas à jamais sous le poids de son crime; elle lui tend la main comme à un frère tombé, elle lui aide à se repentir, à rele-

ver son front devant les hommes, car il n'aura plus à rougir que devant Dieu, seul témoin de sa punition... Et l'on ne dira plus :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords; On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors

Ce sujet est un peu grave... mais il peut nous intéresser. Maman m'a raconté que, comme elle habitait une ville de province, elle voyait, un des jours de chaque semaine, passer devant ses fenêtres deux bonnes demoiselles, deux sœurs, qui, se donnant le bras, allaient porter des consolations, des vêtements, quelques friandises aux pauvres prisonniers. Ce jour-là, ma chère amie, ils devaient être moins malheureux... moins méchants et plus près de devenir meilleurs!...

Mais travaillons, car la paresse est un des vices qui, dit-on, conduisent les femmes à leur perte; donnons l'exemple aux filles pauvres qui nous entourent, afin qu'elles ne soient pas un jour *encellulées*.

Le n° 1 est un dessin de col qui se brode au plumetis ou au passé, sur belle mousseline. Tu vois comme les broderies se font mates.

Le n° 2 est le dessin d'une manchette qui se brode de même.

Le n° 3 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis, en application. Tu traces ce dessin sur ton mouchoir, en laissant, à partir de ces deux lignes, la largeur de l'ourlet, tu rabats cet ourlet en dessous, tu le coupes en biais à chaque coin, tu le couds en dessous par un point de côté, tu brodes en dessus ce dessin et tu découpes en dessous ce qui reste de l'ourlet, de manière à rendre l'effet de ce modèle.

Le n° 4 est un nœud qui se place aux coins d'un mouchoir encadré de six plis hauts de 2 millimètres, espacés entre eux aussi de 2 millimètres. Dans l'un de ces nœuds on place de chaque côté les initiales de son nom.

Les n°s 5 et 6 sont des entre-deux pour fichus-canezou et manchettes.

Le n° 7 est un dessin de tapisserie pour chaise, fauteuil, chauffeuse, tabouret ou coussin.

Le premier n° 8 ce sont les signes qui représentent les 3 couleurs formant le dessin de cette tapisserie; les deux autres n° 8 ce sont les signes qui représentent les 12 couleurs formant le fond de cette tapisserie. On n'a couvert qu'une rangée avec les signes qui représentent ces 12 couleurs; c'est à toi de les continuer en montant et en passant au travers de ce dessin.

Le n° 9 est une manche à la religieuse; elle se taille en biais ou en droit-fil; on forme deux ou trois plis dans la saignée; sous cette manche on coud une manche de mousseline à moitié large du haut, juste du bas, terminée par un entre-deux, auquel est ajoutée une petite dentelle froncée. Ce poignet est fermé avec un bouton. On ne met plus de passe-poil entre la couture des manches.

Le n° 10 est une autre manche qui se taille en droit-fil; ce qu'il y a de trop du côté du biais, on le fronce dans la saignée, en cousant le biais au droit-fil. Cette manche se relève du bas, pour faire un parement. Sous cette manche on met une manchette formée de deux bandes de mousseline bouillonnées, cousues à des entre-deux.

Le n° 11 est un ruban de gaze large de 8 ou 10 centimètres; il en faut 1 mètre 50 centimètres. On place ce ruban, ainsi plissé, sur la passe d'un bonnet de tulle de coton, garni du haut et du bas d'une dentelle froncée, haute de 6 centimètres. La forme de ce bonnet est n° 20, planche I.

Le n° 12 est le modèle d'une coiffure que l'on met pour aller courir au soleil.

Achète une feuille de carton de 20 centimes, 1 mètre 10 centimètres d'étoffe, large de 75 centimètres (il y a des indiennes à 80 centimes, qui sont fort jolies); taille, en carton, une passe de chapeau sur la moitié de celle qui se voit entre les chiffres 21, 43 et 28, place cette passe sur l'envers

de ton étoffe, entre les chiffres 21, 43 et 28, rabats dessus l'endroit de ton étoffe, et pour arrêter ta passe, fais un point de côté tout autour en traversant tes deux étoffes et en continuant ensuite de les coudre jusqu'au bas (je me hâte de te dire que je me suis trompée en faisant ce petit modèle n° 13 : c'est par erreur que ce qui rabat sur la passe se trouve en dessus); plie ton étoffe en deux dans sa longueur, fais une couture à l'envers pour réunir les deux lisières qui sont près des deux chiffres 75, fais deux boutonnieres en long, où se trouvent les chiffres 43 et 75; ourle le bas de ce modèle. Avec les 10 centimètres d'étoffe que tu as levés, prends de quoi faire une coulisse que tu couds à la place indiquée par deux lignes interrompues; du reste de ces 10 centimètres taille à peu près 2 mètres 50 centimètres d'étroites bandes d'étoffe, que tu faux-ourles des deux côtés; détaches-en 80 centimètres, que tu coupes en deux bouts, longs de 40 centimètres chaque; couds-les en dessous, à la place où se trouve l'étoile; passe ces bandes dans la coulisse; détache 50 centimètres, que tu passes sous l'étoffe et fais ressortir en dessus en passant à travers les deux boutonnieres, pour former un nœud qui resserre le fond de cette coiffure. Il doit te rester à peu près 1 mètre de bandes, que tu coupes en deux afin de te servir de brides : tu les couds en dessous, où se trouve l'étoile.

Le n° 13 est cette coiffure toute prête à être posée sur ta tête. Il me semble que cette coiffure pourrait aussi servir en voyage, la nuit, si l'on voulait dormir dans la voiture.

Voilà sans doute la saison où l'on se marie, car je n'entends parler que toilettes de noce. Voici ce que je te conseillerais pour une messe de mariage : une robe de foulard uni, gros-bleu ou chocolat, forme amazone; — manche à la religieuse et manchettes bouillonnées, — écharpe de barège blanc, — chapeau de crêpe blanc, — gants paille.

Pour le dîner : robe de gros-de-Naples gris perle, corsage à pointe; manches courtes, manches longues, demi-larges, en tulle de coton. — Fichu-pèlerine aussi en tulle de coton, garni de dentelle. — Ceinture de gros-de-Naples gris nouée devant.

Pour le bal : robe de barège rose, ou d'organdy blanc; corsage à pointe, décolleté, — *Berthe* en étoffe pareille, ornée tout au tour d'un ruban de satin rose ou blanc, qui a été d'avance plissé à *la bonne femme* et ensuite cousu sur la *Berthe*; — manches courtes garnies du bas d'un ruban pareil plissé à *la bonne femme*. — Une toute petite couronne de violettes ou de bleuets posée sur le front, ou bien deux branches de fleurs d'acacias tombant des deux côtés de la tresse de cheveux de derrière; — gants blancs, courts.

Les cheveux ne se portent plus que frisés en longs tire-bouchons à l'anglaise ou relevés en bandeaux à la Ferronnière.

On porte les jupes de plus en plus longues; je le comprends dans un salon, je le comprendrais à la promenade, dans la rue, si l'on ne devait plus remettre sa robe le lendemain, car elle se trouvera effilée, fanée, souillée par le contact des pavés, du sable, de la poussière, de la boue, car à Paris on marche sur tout cela le même jour... Eh bien, malgré ces désagréments, je trouve les jupes longues plus jolies que les jupes courtes; seulement je choisis entre elles un juste milieu afin de satisfaire à la fois la mode, la propreté et l'économie.

Aux robes de barège on met de hauts volants en droit fil, à peine froncés, qui couvrent presque toute la jupe; les manches et le corsage sont froncés par des coulisses dans lesquelles on passe des ganses. Sous ces manches et sous ce corsage, on adapte des manches et un corsage justes.

Les ceintures à gros grain, et les boucles en métal reviennent à la mode.

Comme on ne rencontre que des demoiselles venant de tous les points cardinaux de la France pour visiter les produits de l'indus-

trie nationale, j'aurais peur de me tromper et de t'envoyer une mode de province au lieu d'une mode de Paris.... Je ne veux donc pas plus longtemps te parler toilette; j'ai d'ailleurs une histoire à te raconter. Parmi les grands mariages qui viennent de se former, il y en a un bien intéressant. M^{lle} de S..., accompagnée de sa gouvernante, et M. le duc de L..., suivi de son domestique, se rencontrèrent en allant au catéchisme, firent ensemble leur première communion à la même église et se promirent de s'épouser. Les deux familles ne se voyaient pas; les deux jeunes gens ne se retrouvèrent plus. Seulement, depuis leur première communion, chaque premier jour d'une année, le jeune de L... faisait déposer sa carte à l'hôtel du comte de S..., peut-être M^{lle} de S... cherchait-elle dans les cartes de son père et prenait-elle pour elle la carte du jeune duc.... Je n'en sais rien! Une fois cependant ils se rencontrèrent dans un bal. M. de L... engagea M^{lle} de S... pour une contre-danse, et, dissimulant son anxiété, « Vous rappelez-vous, mademoiselle, lui dit-il en souriant, car il craignait d'avoir l'air de prendre au sérieux ce qui, dans le souvenir de M^{lle} de S..., n'était peut-être resté que comme un enfantillage, si même elle ne l'avait entièrement oublié; vous rappelez-vous la promesse que nous nous sommes faite? — Oui, monsieur, lui répondit-elle avec gravité, et ce sera à vous de m'en faire souvenir. » Puis le deux jeunes ne se rencontrèrent plus. Seulement les cartes de M. de L... continuèrent à être déposées à l'hôtel du comte de S... chaque premier jour de l'année. M^{lle} de S... devint une demoiselle à marier, elle était riche, belle et distinguée, son père reçut, dit-on, soixante demandes de mariage, elle les refusa toutes... cependant beaucoup semblaient dignes d'être acceptées. M. de S..., étonné et affligé en même temps, interrogea la gouvernante. « Ma fille vous a-t-elle dit les raisons qui lui faisaient repousser tous les

partis honorables qui se sont présentés pour elle? — Non, monsieur le comte; mademoiselle ne m'a jamais fait de confiance à ce sujet, et je ne crois pas qu'elle ait rien à me dire, ni rien à me cacher... Pourtant, lorsque mademoiselle a fait sa première communion en même temps que M. le duc de L..., je me souviens que je les ai vus souvent parler bas ensemble... mais ils étaient si enfants tous les deux! » M. de S... fit venir sa fille dans son cabinet : « Vous avez refusé tous les maris qui se sont présentés jusqu'à ce jour, mon enfant; mais n'y a-t-il pas une personne qui, si elle s'offrait, serait acceptée? — Oui, mon père; si M. de L... vous demandait ma main, je vous prierais de la lui accorder. » Le duc de L..., lieutenant dans un régiment de cavalerie, apprend qu'il peut être agréé; il se présente. « Vous pensiez donc à me demander ma fille? lui dit M. de S... — Non, monsieur; mademoiselle de S... était beaucoup trop riche; mais je ne me serais marié qu'après elle. » Voilà deux jeunes époux bien intéressants; je prie Dieu qu'ils soient bien heureux, car ils méritent de l'être par leur constance, par la fidélité qu'ils ont gardée à leur jeune promesse; mais, entre nous, je te dirai que nos parents se trompent en croyant qu'à dix ans nous sommes des enfants; nous sommes des demoiselles. C'est dans les arts surtout qu'il n'y a plus d'enfants. Par exemple, *la Santé du roi Charles*, dont les paroles sont traduites de Walter Scott, est un chant large, plein d'âme et d'énergie. Eh bien, c'est l'œuvre d'un jeune homme de onze ans, Gabriel Guttinguer, le fils de M. Ulric Guttinguer, qui nous a donné de si touchantes poésies... Recommande ce chant à ton frère, s'il a une voix de basse, et tu auras grand plaisir à l'entendre... ou plutôt à les entendre tous les deux : ce chant et ton frère... Mon Dieu ! que la langue française est une langue difficile... mais aussi qu'elle est claire et précise !

Adieu ! J. J.

Sphémérides.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 17 juin l'an 1080, Grégoire VII ordonna que le titre de pape, qui était commun à tous les évêques, appartiendrait seulement à l'évêque de Rome.

Mosaïque.

FRATERNITÉ D'ARMES.

Le christianisme, en rassemblant les hommes dans une même famille, leur apprit à s'appeler du nom de frère. La chevalerie lui emprunta cet usage. Mais la fraternité d'armes n'était pas un vain titre d'amitié, purement arbitraire et sans effet; elle imposait des devoirs et des obligations à l'accomplissement desquels on se liait par l'honneur, et ce n'était, d'ailleurs, qu'avec certaines formalités qu'elle pouvait être adoptée.

Les chroniques de la chevalerie indiquent plusieurs manières de contracter la fraternité d'armes. On lit dans le roman de Lancelot du Lac, que trois chevaliers, voulant former association de frères, se firent saigner ensemble et mêlèrent leur sang. D'autres recevaient en même temps la communion, ou baisaient l'un après l'autre la patène que l'on présente aux fidèles dans les cérémonies de la messe, ce qui remplace le baiser de paix que les premiers chrétiens se donnaient réciproquement.

Ainsi unis, les chevaliers échangeaient entre eux leur épée et leur lance. Dès ce moment, le frère d'armes devait être l'ennemi des ennemis de son frère d'armes, l'ami de ses amis, et cette communauté de

sentiments était telle, qu'elle ne leur permettait point d'avouer, au moins ouvertement, des amis qui n'auraient point été les amis de l'un et de l'autre. Le duc de Bourbon crut devoir refuser de Henri de Transtamare, roi de Castille, une somme considérable, par la seule raison que Boucicaut, son frère d'armes, était ennemi de ce prince. Les frères d'armes s'engageaient, de plus, à ne point s'abandonner dans le péril, à s'aider de *leur corps et de leur avoir*, et à soutenir même le gage de bataille pour leur compagnon, dans le cas où il mourrait avant de l'avoir accompli. A l'exception du souverain auquel ils devaient, en premier lieu, respect et obéissance, les chevaliers étaient tenus de porter assistance à leur frère d'armes, dès qu'ils avaient connaissance du péril auquel il était exposé, suspendant à cet effet tout autre soin, tout autre occupation, négligeant intérêt de famille ou autres. Une demoiselle se plaignit un jour d'avoir en vain requis l'aide d'un chevalier ; celui-ci justifia sa conduite en alléguant la nécessité dans laquelle il s'était trouvé de voler au secours de son frère d'armes : et, lorsqu'après l'assassinat du duc d'Orléans, son cousin, et de plus son frère d'armes, le duc de Bourgogne, ayant à cœur de se disculper d'avoir forfait aux lois de la chevalerie, voulut, par l'organe du docteur Jean Petit, faire admettre qu'en cas « d'alliance, de promesse et de confédération d'un chevalier à l'autre, de quelque façon que cela se fasse, s'il arrive qu'elle tourne au préjudice de l'un des promettants ou confédérés, de sa femme ou de ses enfants, il n'est point obligé de la garder, » l'évêque et l'université de Paris condamnèrent cette proposition « comme erronée dans la foi et dans les mœurs, et comme ouvrant le chemin au parjure. »

Les frères d'armes portaient une armure et des habits semblables ; ils voulaient

qu'au milieu des combats, l'ennemi pût s'y méprendre, et, par ce moyen, ils cou-raient également les dangers dont l'un et l'autre étaient menacés. A la bataille de Fornoue, neuf preux choisis par Charles VIII, dans sa plus brave noblesse, portaient une armure entièrement pareille à celle du monarque.

La fraternité d'armes était quelquefois une association de toute la vie : le plus souvent, elle ne se contractait que pour des expéditions passagères, telles qu'une entreprise d'armes, une campagne, une bataille ou un siège ; mais, dans tous les cas, elle était détruite entre sujets de nation différente, par la seule déclaration de guerre de leurs souverains.

(*Mémoires sur l'ancienne chevalerie.*)

ABD-EL-KADER.

On lit dans le journal *L'Algérie* : la citadelle de Biskra a été surprise par le khalifat d'Abd-el-Kader. La garnison était composée de dix Français, dont trois officiers, de trois cents Arabes et de Marianne Morati, fille d'un sergent. Le khalifat noua des intrigues avec quelques indigènes, anciens soldats d'Abd-el-Kader, et les principales portes de la Casbah se trouvant occupées par eux dans la nuit du 12 au 13 mai, le khalifat se présenta, fut introduit ainsi que ses troupes ; elles se jetèrent d'abord sur les trois officiers les tuèrent dans leur sommeil ; deux artilleurs furent épargnés, les autres Français se sauvèrent à la faveur du tumulte ; et les Arabes restés fidèles à la France succombèrent. La jeune Marianne, qui avait échappé à la mort, se jeta aux pieds du khalifat, et par ses prières ayant obtenu la permission d'enterrer les officiers, elle les ensevelit elle-même, et les deux artilleurs creusèrent les fosses.

Biskra a été reprise aussitôt par un sergent-major français, à la tête de quelques Arabes.

pût
ou-
a et
de
ar-
por-
le à
fois
plus
our
ne
ne
les
na-
de
ie.)
ita-
ifat
po-
de
ti,
in-
ens
ales
par
ifat
ses
les
eil;
res
tu-
nce
qui
eds
nu
elle
urs
er-
nes

Le dernier Barde .



3^e des Demoiselles 12^e année III^e

A. Duvrier.

Imp. Lemerier

« Qui que tu sois, jeune fille, sois bénie ! »